

A man in a dark suit is walking away from the viewer down a wide, futuristic city street. The street is flanked by tall, modern buildings with glass facades. The sky is overcast and grey. The man's silhouette is dark, and there is a slight trail of particles or dust behind him as he walks. The overall mood is somber and contemplative.

L'OMBRE DE SON DOUTE

L'OMBRE DE SON DOUTE

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le miroir d'encre	4
Chapitre 2 : L'origine du vide	12
Chapitre 3 : L'amputation numérique	18
Chapitre 4 : La fuite en avant	24
Chapitre 5 : Le fantôme du métro	31
Chapitre 6 : Construction d'un prédateur	38
Chapitre 7 : L'odeur du métal	45
Chapitre 8 : Le pivot du mensonge	51
Chapitre 9 : L'idole des écrans	57
Chapitre 10 : Le reflet brisé	64
Chapitre 11 : La dette de sang	69

Chapitre 1

Le miroir d'encre

Une pellicule d'acide sur ma nuque : la sueur. Elle coule, lente, entre mes omoplates. L'appartement est un cube de verre suspendu au-dessus du vide, soixante étages de béton et d'acier vibrant sous le poids de la métropole. Dehors, l'hiver n'est qu'une rumeur grise, une chape de plomb liquide écrasant les gratte-ciel. La lumière bleue des panneaux publicitaires traverse les vitres, balaie le salon et découpe des formes géométriques sur le sol en résine. Tout est froid. Stérile. Une odeur d'ozone s'insinue dans mes narines, un relent de circuit imprimé surchauffé qui m'écoeure.

Le manuscrit m'attend sur le bureau en verre. Une pile de feuilles d'un blanc de linéol, impeccablement alignées. Clara déteste le flou. Elle préfère la précision du scalpel.

Je pose mes mains sur le rebord glacial. Mes doigts laissent des traces de buée qui s'effacent déjà, comme si l'appartement cherchait à gommer ma présence. Mon cœur cogne. Un rythme irrégulier, tambour de guerre dans une poitrine trop étroite. Le titre s'étale en capitales sèches : *LE MIROIR D'ENCRE*.

Je sais ce qu'il contient avant même d'avoir tourné la première page. C'est mon acte d'accusation.

Le papier crisse sous mes doigts. Un bruit de soie déchirée dans le silence pressurisé de la pièce.

« Il ne court pas. Il s'évapore. »

La première phrase me frappe au plexus. Je reconnais cette prose chirurgicale, dénuée de gras, dénuée de pitié. Elle parle de moi. Elle raconte ce soir-là, il y a trois ans, dans le parking de la zone industrielle. L'air saturé d'humidité. Les néons clignotants. Mes mains sur le volant de la berline noire. Le choc. Un bruit sourd, un craquement de bois mort. Et mon refus de freiner. L'accélération.

Dans le manuscrit, Clara décrit l'inclinaison de mes épaules à cet instant précis : *« La courbure de son dos n'était pas celle de la culpabilité, mais celle de la fuite biologique, l'instinct du rat qui sent le piège se refermer. »*

Comment peut-elle savoir ? Elle dormait à l'étage. Ou elle feignait de dormir. La paranoïa est une décharge électrique le long de mon échine. Je scrute les angles du plafond. Les caméras de surveillance du dôme intelligent me fixent de leurs yeux de verre. Me regarde-t-elle en ce moment même ? Enregistre-t-elle ma décomposition pour nourrir son chapitre final ?

Ma vision se trouble. Des taches sombres dansent devant mes yeux. Je ne vois plus que le texte. Les adjectifs s'accumulent, perles de poison enfilées sur une trame de soie. *Lâche. Fluctuant. Inexistant.* Chaque mot est une flèche visant mes tendons. Elle dissèque ma vie avec la minutie d'un entomologiste épingleant un coléoptère. Elle décrit comment je fuis le regard des serveurs, comment je m'excuse d'exister dans les ascenseurs, comment je change de trottoir dès qu'une ombre semble trop familière.

Je tourne les pages de plus en plus vite. Le sang bourdonne. Un bruit de moteur d'avion au décollage. Mes tempes battent la chamade.

Page 42. Notre mariage. Ce n'est pas un souvenir, c'est une transaction : *« Il ne m'a pas épousée pour m'aimer, mais pour se cacher derrière mon éclat. Je suis son paravent de chair. »*

Les feuilles m'échappent, s'éparpillent sur le verre. L'une d'elles glisse au sol. Je ne la

ramasse pas. Mes jambes sont en plomb, mes muscles noués comme des câbles d'acier trop tendus. Le silence de l'appartement devient une menace physique. Seul le ronronnement de la climatisation persiste, souffle de glace qui me fige sur place.

Je revois son regard d'hier soir. Elle était assise dans le fauteuil en cuir, sa tablette à la main. Sans même lever les yeux, elle avait simplement dit : « Le livre est fini, Marc. Tout est là. La vérité est enfin stabilisée. »

Stabilisée. Comme une tumeur. Comme un cadavre sous formol.

Je comprends enfin. Ce n'est pas une fiction. C'est un arrêt de mort sociale. Dès que ce manuscrit atteindra les presses, dès que les serveurs des plateformes seront activés, je cesserai d'être un homme. Je deviendrai le "Monstre du Parking". Les algorithmes de reconnaissance faciale feront le reste. Je ne pourrai plus passer un portillon de métro, plus payer un café sans que ce texte ne s'affiche sur la rétine de quiconque croisera mon chemin.

Je marche vers la baie vitrée. Mes articulations grincent. Dehors, la ville est un circuit intégré géant. Des millions de points lumineux, des milliards de données circulant dans les câbles sous mes pieds. La transparence est le nouveau culte. Je suis le sacrifice.

Mon visage se superpose aux lumières de la ville dans le reflet de la vitre. Je ne suis qu'une ombre floue, un fantôme de pixels. Je touche le verre ; le froid me brûle la pulpe des doigts.

« Sa lâcheté est sa seule substance », écrit-elle à la page 88. *« S'il arrêtait de fuir, il s'effondrerait sur lui-même comme une étoile morte. »*

La panique monte, vague de bile amère. Je dois partir. Maintenant. Mais où ? Dans ce monde saturé de capteurs, l'absence est une anomalie que le système corrige

immédiatement. Si je disparaissais des radars, le bruit de mon silence sera plus fort que celui de ma présence.

Je reviens vers le bureau, cherchant une faille, un détail qu'elle aurait omis. Mais Clara n'oublie rien. Elle a tout prévu : les dates, les heures, mes silences. Elle décrit même ma respiration actuelle : *« Il a ce petit sifflement au fond des bronches, le signe que l'oxygène lui manque, que la réalité est trop dense pour ses poumons atrophiés. »*

Je siffle. Je respire mal. L'air est trop pur, il me brûle les alvéoles.

Le cuir du fauteuil craque sous mon poids. Je me sens minuscule, insecte dans une boîte de verre. Est-ce que ce sont mes mains qui tremblent ou le bâtiment tout entier ? Une vieille idée me revient. Un dossier dormant dans les serveurs d'une banque de données offshore. Des identités fantômes créées il y a dix ans, avant Clara. Je pensais les avoir effacées. Mais on n'efface rien ; on recouvre.

Je dois déclencher le protocole d'effacement radical.

Je me lève, mais mes jambes se dérobent. En m'appuyant sur le bureau, mes paumes glissent sur les feuilles. L'encre n'est pas tout à fait sèche. Elle me tache la peau. Une marque noire, infâme. J'essaie de l'essuyer, mais elle s'étale, imprègne les fibres. Je suis marqué.

Je marche vers l'entrée. Mes chaussures claquent sur la résine, chaque impact est une dénonciation. Dans le miroir du hall, je ne me reconnais pas. Mes yeux sont des trous noirs, ma peau grise comme de la cendre. Je ressemble déjà à sa description : *« Un homme en négatif. »*

Je saisis la poignée. Froide. Électronique. Le voyant passe au vert avec un déclic métallique qui résonne dans mes os. Je m'engouffre dans le couloir, tunnel de lumière

blanche sans fin.

Je commence à courir.

Le souffle me manque. Mon cœur cogne contre mes côtes. Je n'ai ni manteau, ni téléphone. Rien d'autre que cette tache d'encre sur ma paume. L'ascenseur arrive. Les portes coulissent. Je presse "G". La descente est une chute libre contrôlée. 60... 40... 20... Chaque étage est une année de ma vie que je laisse derrière moi.

À l'étage 12, l'ascenseur marque un arrêt. Une femme attend près d'une photocopieuse. Son regard est neutre, mais je perçois le jugement. A-t-elle déjà reçu la newsletter ? Je me plaque au fond de la cabine, trempé d'une sueur qui sent le métal. Les portes se referment enfin.

Rez-de-chaussée. Le hall est une cathédrale de néon. Les gardiens me fixent derrière leurs terminaux. Des flux de données défilent sur leurs écrans. Mon nom doit déjà y clignoter en rouge.

Je sors.

Le froid me frappe comme un gant de fer. L'air est saturé de givre et d'échappement. Les passants marchent vite, têtes baissées, visages bleuis par leurs écrans. Je me fonds dans la masse, manteau gris parmi les manteaux noirs. Je marche vers la station "Zéro".

Je repense au dernier paragraphe lu : *« Marc ne sait pas encore qu'il est déjà mort. Sa disparition n'est pas une évasion, c'est la confirmation de son inexistence. En partant, il ne fait qu'obéir à la fin que j'ai écrite pour lui. »*

Suis-je en train de fuir ou d'obéir ? Chaque caméra, chaque capteur de mouvement semble être une extension de sa plume. Elle a écrit mes pas hésitants sur le trottoir

glacé. Elle a écrit mon essoufflement.

Je m'arrête devant une vitrine. Des dizaines de téléviseurs diffusent la même couverture : *LE MIROIR D'ENCRE*. Mon nom s'affiche en sous-titre : « L'homme qui n'était personne ». Une passante lève les yeux vers l'écran, puis vers moi. Ses yeux s'écarquillent. Elle compare. Elle vérifie. L'algorithme social fait son œuvre. Je vois ses doigts s'agiter sur son terminal. Elle me signale. Elle me taggue.

Je repars en courant, glissant sur la neige fondue. Le hurlement du sang dans mes tempes couvre tout. Je n'ai plus de corps, je ne suis qu'une suite de pulsations électriques, une erreur système qu'il faut purger.

Je m'engouffre dans la bouche du métro. L'escalier mécanique m'entraîne vers les profondeurs, là où l'air est épais, chargé de poussière et de ferraille. Les tunnels sont les veines noires de la ville.

Je trouve une borne publique, vestige d'un ancien réseau. Je pose ma main tachée d'encre sur le scanner. Le contact est brûlant.

« Identification en cours », murmure une voix synthétique.

Je ferme les yeux. Je vois Clara sourire en tapant les derniers mots de mon existence. Elle ne m'a pas tué, elle a colonisé ma perception de moi-même. Même ici, je me vois à travers ses adjectifs. *Lâche. Fugitif. Ombre.*

Le scanner émet un bip.

« Erreur. Utilisateur non répertorié. »

Terreur et soulagement. Non répertorié ? Ai-je réussi ou est-ce l'ultime étape de la mort sociale ? Ma main est maintenant recouverte d'une tache informe, un trou noir

au centre de ma paume.

Sur le quai opposé, une silhouette m'observe. Une femme en manteau bleu. Immobile. Elle n'a pas de téléphone. Elle a juste ce regard fixe, imperturbable.

Clara ?

Impossible. Elle est soixante étages plus haut. Pourtant, la femme traverse les rails. Elle marche vers moi avec une lenteur de prédateur. Je recule contre un pilier de béton. Le froid de la pierre traverse ma chemise trempée. L'étau se referme. D'un côté, le livre qui me définit. De l'autre, la réalité qui m'efface.

Le train arrive dans un grondement de tonnerre. Une tempête de vent sale soulève la poussière. Les lumières balaient le quai. La femme a disparu. S'est-elle évaporée ou n'était-elle qu'une ligne du chapitre douze ? *« Marc finira par voir ma présence partout, car je suis devenue l'air qu'il respire. »*

Je monte dans le wagon vide. Les écrans publicitaires clignotent en rythme sur les parois. Je ferme les yeux, mais les mots sont imprimés sur mes rétines, noirs sur blanc.

« Il croit s'échapper, mais chaque pas qu'il fait est un mot de plus dans mon livre. Sa fuite est mon épilogue. »

Je porte ma main à ma bouche. Le goût de l'encre est amer. C'est le goût de ma fin. Je ne suis pas un homme qui s'enfuit, je suis un personnage qui atteint la dernière page. Clara attend, la plume levée, le point final prêt à tomber comme une guillotine.

Le train accélère dans un flou de néons. Je sens le vide s'ouvrir. Un vide pur, sans reflet. C'est ce que je cherchais. L'effacement total. Mais la vérité me rattrape : on ne s'efface jamais, on se déplace seulement dans le cauchemar d'un autre.

Le sang bat de plus en plus lentement. Un compte à rebours. L'encre a dévoré mon poignet, elle remonte le long de mon bras. Je ne suis pas le narrateur de ma vie. Je ne l'ai jamais été.

Le train s'arrête brutalement. Les lumières s'éteignent.

Le silence.

Dans l'obscurité, sa voix murmure à mon oreille :

— Tu es là, Marc. Exactement là où je t'ai écrit.

Une larme coule sur ma joue. Chaude. Réelle. C'est ma dernière attache. Une goutte d'eau salée avant le noir définitif. Je n'existe plus. Le miroir s'est brisé et l'encre a tout recouvert.

Chapitre 2

L'origine du vide

La ville n'était pas un décor, c'était un linceul. Sous le ciel de novembre, une masse de plomb pesait sur les toits, saturée par l'éclat clinique des enseignes numériques. Nous sortions du bureau. Le verre des gratte-ciel reflétait nos silhouettes déformées, étirées, comme si l'architecture elle-même cherchait à nous extraire du réel. Marc marchait devant moi. Son manteau de laine sombre absorbait la lumière bleue des écrans géants qui diffusaient des courbes boursières et des visages sans expression. Il ne se retournait jamais. Il avançait avec une régularité de métronome, les mains enfoncées dans ses poches, le regard fixé sur un point invisible.

L'intersection de la 42e rue était un gouffre de métal froid et de vapeurs d'échappement. Les feux de signalisation clignotaient entre le rouge sang et le vert acide. C'est là que le monde s'est fracturé.

Un crissement. Un son sec, organique : celui d'un os qui cède sous une pression mécanique. Un cycliste, silhouette frêle sous une chape de béton, venait d'être percuté par une berline noire. Le choc fut presque silencieux, étouffé par le grondement de la ville. Le corps fut projeté contre un poteau, jouet désarticulé dont le mouvement s'arrêta net.

Le silence qui suivit fut plus violent que l'impact.

Marc s'était arrêté à trois mètres du corps. Il était le témoin parfait. Son angle de vision embrassait tout : la voiture qui avait brûlé le feu, l'absence de freinage, le visage du conducteur derrière le pare-brise teinté avant que le moteur ne hurle et que le véhicule ne disparaisse. Marc ne broncha pas. Ses épaules ne tressaillirent pas. Il

restait là, statue de chair dans un océan de pixels. Je m'élançai, le souffle court, l'air glacé brûlant mes poumons. La victime agonisait sur l'asphalte. Une tache sombre s'élargissait sous sa tête, une encre visqueuse pompant la lumière des lampadaires.

— Marc ! Appelle les secours ! Vite !

Il tourna lentement la tête. Ses yeux étaient vides. Ce n'était pas du choc, mais une absence radicale, un gouffre où toute empathie avait été méthodiquement aspirée. Il regarda le mourant, puis la rue déserte, puis moi. Son visage était un miroir sans tain. On y voyait le monde, mais on n'y voyait pas Marc. Il fit un pas en arrière. Ses chaussures craquèrent sur les débris de verre pilé.

— On ne peut rien faire, murmura-t-il.

Sa voix était blanche, dénuée de modulation. C'était le ton d'un homme lisant un constat d'échec technique.

— Marc, tu as tout vu ! Tu as vu la plaque !

Il secoua la tête, un mouvement presque imperceptible. Ses mains, toujours dans ses poches, ne tremblaient pas. L'étau de la rue semblait se resserrer. Les murs des immeubles, couverts de publicités mouvantes, paraissaient se rapprocher pour nous enfermer dans ce corridor de mort. La victime émit un dernier râle, un gargouillis qui s'éteignit brusquement. À cet instant, j'ai vu l'origine du vide chez lui. Ce n'était pas une faille, c'était un choix structurel. Il décidait, là, de ne pas exister dans cette histoire.

Une sirène déchira l'air. Un policier surgit de l'ombre d'un porche, le pas lourd, le visage mangé par la fatigue.

— Vous étiez là ? demanda-t-il en désignant le corps. Vous avez vu ce qui s'est passé

?

Je m'apprêtais à parler, mais Marc me devança. Il fit un pas vers l'officier, une politesse neutre peinte sur ses traits.

— Non, officier. Nous venons d'arriver. Nous avons entendu le bruit, mais la rue était déjà vide.

Le mensonge tomba comme une lame de guillotine. Aucune hésitation. L'officier nota l'information, le regard las. Dans cette ville, le silence était la norme. Marc me prit le bras. Sa poigne était ferme, glaciale. Il m'entraîna vers l'obscurité des ruelles adjacentes.

De retour dans l'appartement, l'atmosphère était saturée d'une tension électrique. Marc ôta son manteau, le plia avec une précision maniaque. Il se servit un verre d'eau. Le bruit du liquide résonna comme une détonation.

— Pourquoi as-tu menti ? demandai-je, la voix tremblante.

Il ne répondit pas tout de suite. Il but une gorgée, les yeux fixés sur son reflet dans la baie vitrée.

— Le témoignage est une attache, Clara. Si je parle, je deviens une pièce du dossier. Je préfère rester en dehors.

— Mais un homme est mort ! Tu es le seul lien entre le tueur et la justice !

— La justice est une fiction pour ceux qui ont besoin de dormir. Moi, j'ai besoin de ne pas être vu.

Il se tourna vers moi. Pour la première fois, je sentis une peur physique. Ce n'était pas

l'homme que j'avais épousé, mais une entité vide. Il m'évaluait comme on jauge un témoin encombrant. Le salon épuré me parut soudain minuscule. L'air se raréfiait.

Cette nuit-là, je ne dormis pas. Assise devant mon ordinateur, je regardais le curseur clignoter. Un battement de cœur électronique. Mes doigts commencèrent à courir sur le clavier. Je n'écrivais pas un récit, j'écrivais une autopsie. Je consignais son silence, sa façon de s'effacer, cette lâcheté qui s'apparentait à un égoïsme métaphysique.

Le Monstre Ordinaire.

Le titre s'imposa. Il ne s'agirait pas d'un psychopathe, mais d'un homme qui refuse d'être le témoin de son propre monde. Un homme qui, par son absence volontaire, crée plus de chaos qu'une bombe. À chaque phrase, je reprenais le contrôle. Si Marc refusait d'exister par ses actes, il existerait par mes mots.

Les mois suivants, je devins une ombre dans sa propre ombre. Je découvris qu'il avait d'autres secrets : des comptes vides, des identités jetables. Marc ne fuyait pas seulement la justice, il fuyait toute traçabilité. Il se déconstruisait, brique par brique.

— Tu écris beaucoup en ce moment, dit-il un soir sans lever les yeux de son livre.

— Un thriller. Sur un homme qui n'existe pas.

Il marqua une pause. Le chauffage central émettait un sifflement ténu, comme une fuite de gaz.

— Un sujet difficile. Comment peut-on raconter le vide ?

— On raconte les bords du vide, Marc. Ce qui disparaît quand il s'approche.

Il referma son livre à la couverture noire et anonyme.

— Fais attention, Clara. À force de regarder le vide, on finit par lui donner une forme. Et parfois, cette forme n'est pas celle qu'on espérait.

L'hiver fut celui de la rupture invisible. Un soir, je découvris qu'il avait supprimé toutes nos photos numériques. Les dossiers étaient vides. Il n'avait laissé que les paysages, les horizons sans visages.

— Le stockage était saturé, dit-il simplement.

C'était sa méthode : l'asphyxie par le vide. Il retirait l'oxygène de notre histoire jusqu'à ce que je ne puisse plus respirer sans son autorisation. Mon manuscrit devint mon seul respirateur. Le personnage inspiré de lui devenait un trou noir dévorant tout sur son passage.

Une nuit, je me réveillai en sursaut. La place à côté de moi était froide, les draps lisses. Marc était debout devant la baie vitrée, nu, sa peau pâle absorbant la lueur urbaine. Il semblait se fondre dans le verre.

— Tu entends ? murmura-t-il. Le bruit de la ville. On dirait un processeur qui surchauffe. Toutes ces traces que les gens laissent... C'est épuisant. Parfois, je rêve d'une panne générale. Une page blanche.

— Tu ne peux pas tout effacer, Marc. Il reste toujours une cicatrice.

Il eut un rire sec.

— C'est ce que tu crois parce que tu es écrivaine. Tu crois que les mots retiennent la réalité. Mais les mots sont des cages, Clara. Et je suis déjà sorti de la mienne.

Je compris alors que mon livre n'était plus un projet, c'était une traque. Il jouait avec

moi, me fournissant de la matière pour mieux m'entraîner dans son processus de disparition. Chaque chapitre terminé était un pas de plus vers ma propre perte.

Aujourd'hui, la collision a eu lieu. L'accident de la 42^e rue n'était que le prologue. La véritable tragédie est que je suis devenue l'architecte de son effacement. En voulant le dénoncer, je l'ai créé. En voulant le retenir, je l'ai poussé dans le vide.

L'encre sur ma paume, cette tache noire, c'est le sang du cycliste que Marc n'a pas voulu voir. C'est le silence qu'il a choisi et que j'ai amplifié jusqu'à en faire un cri. La ville n'est plus qu'un circuit imprimé dont je suis le dernier électron. Le lynchage numérique que j'ai orchestré contre "le monstre" s'est retourné contre son auteur.

Je ferme les yeux dans ce wagon de métro immobilisé. Le silence est total. Dans l'obscurité, je sens sa présence. Il n'est plus un homme, il est l'espace entre les mots.

— Tu as fini le dernier chapitre, Clara ? murmure-t-il dans le noir.

Je ne réponds pas. Je n'ai plus de voix. Je n'ai plus d'encre. La claustrophobie est enfin complète. Il n'y a plus de murs, seulement l'infini d'une absence partagée. Nous sommes exactement là où l'histoire nous a conduits. Dans l'origine du vide.

Chapitre 3

L'amputation numérique

Le bleu. Une nappe de néon froid coule sur les claviers graisseux et les écrans bombés. Dans cette cave du 14^e arrondissement, le "Cyber-Espace 24/7" exhale une odeur de poussière chauffée, d'ozone et de café lyophilisé. C'est ici que les identités viennent mourir. Marc Lemaire occupe le box numéro 12, au fond, là où l'angle mort des caméras offre une promesse de pénombre. Le ventilateur de l'unité centrale émet un sifflement de turbine en fin de vie. C'est le bruit d'un compte à rebours.

Il observe ses mains. Elles tremblent, un spasme léger qui trahit l'adrénaline. Chaque clic est une amputation. Chaque pression sur la touche "Entrée" sectionne un nerf, un lien, une preuve.

Il commence par la surface : les réseaux sociaux. Ces couches d'existence factice empilées pour plaire à Clara, pour ressembler au trophée qu'elle voulait exposer. Il entre ses identifiants. Une photo surgit. Marc, souriant devant un monument oublié, le bras autour d'une femme dont on ne devine qu'une mèche blonde. Clara. Elle était déjà là, en train de cadrer la réalité, décidant de ce qui méritait d'exister et de ce qui devait être jeté aux oubliettes.

Voulez-vous vraiment supprimer votre compte ? Cette action est irréversible.

Le curseur hésite. Dans son sac, contre sa cheville, Marc sent le poids du manuscrit. **Le Monstre d'Argile**. C'est ainsi qu'elle le nomme dans ses pages : un être malléable, une ombre sculptée pour porter le chapeau de ses propres névroses. Si ce livre paraît, ce Marc numérique deviendra la seule vérité. Le public ne verra pas l'homme ; il traquera le reflet.

Il clique. L'écran scintille. Puis, le vide. *Page introuvable.*

Une décharge de soulagement traverse sa colonne vertébrale. Une sensation glacée, presque violente. Il n'est plus "l'époux de la célèbre romancière". Il s'évapore.

Il passe aux courriels. Huit mille messages. Factures, relances, mots d'amour mués en ordres de mission. Il sélectionne tout. La barre de progression rampe avec une lenteur de supplice. Il imagine les serveurs, quelque part dans un désert de l'Utah, occupés à réécrire des zéros sur ses souvenirs.

Autour de lui, le cybercafé respire. Un adolescent tape frénétiquement sur son clavier, les yeux injectés de sang. À l'entrée, le gérant somnole sous un plafonnier qui grésille. Le monde continue de consommer de la donnée tandis que Marc s'arrache la peau, morceau par morceau.

L'étape critique : les comptes bancaires. Le sang de la bête. Il transfère ses avoirs vers des portefeuilles de cryptomonnaies anonymes, des identités fantômes rachetées sur le darknet. L'argent disparaît dans les tuyaux opaques de la finance globale. Vient la clôture. La banque exige une confirmation vocale. Il compose le numéro.

— Pour confirmer, veuillez prononcer votre nom et votre prénom après le signal sonore.

Marc retient son souffle. S'il parle, le système enregistrera sa fréquence une dernière fois. Une empreinte de plus dans le registre des vivants. Il approche le combiné. Sa gorge est sèche, comme s'il avait avalé du sable.

— Marc Lemaire.

Sa voix sonne faux. Elle appartient déjà à un mort.

— Demande enregistrée. Votre compte sera clôturé sous quarante-huit heures. Merci de votre confiance.

Confiance. Le mot résonne comme une insulte. Il raccroche. Le silence revient, troublé par le seul bourdonnement des machines. Marc se sent transparent. Son reflet dans l'écran noir est flou, mangé par le grain du plastique. Est-ce cela que Clara voyait ? Une absence qu'elle devait combler avec ses mots venimeux ?

Il s'attaque enfin à l'administration. Impôts, assurance maladie, listes électorales. Un labyrinthe de formulaires. Il injecte des adresses fictives, des erreurs de saisie volontaires, des départs imaginaires. Il ne cherche pas à disparaître totalement — c'est impossible au siècle de la surveillance — il cherche à devenir un bruit de fond. Une statistique aberrante.

Soudain, une notification surgit. Un flux d'actualités qu'il n'a pas pu bloquer.

ALERTE : Clara Lemaire annonce la sortie anticipée de son nouveau roman. "Un portrait terrifiant de la lâcheté ordinaire", selon son éditeur.

Son cœur cogne contre ses côtes. Elle resserre le filet. Elle utilise son absence pour nourrir la pression médiatique, transformant son départ en aveu de culpabilité. En fuyant, il a validé son récit. Le public attend désormais le visage du lâche de la 42e rue, celui qui s'est évaporé après l'accident du cycliste.

Mais ils ignorent que le Marc qu'ils cherchent n'existe plus.

Il se lève, les jambes engourdis. Il tend un billet de vingt euros au gérant. L'homme le glisse dans une caisse métallique qui claque comme une guillotine. Pas de reçu. Pas de trace.

Dehors, le froid de l'hiver parisien le frappe. L'air est saturé d'humidité et de gaz d'échappement. La ville s'étend, labyrinthe de verre criblé de caméras. Chaque objectif est un œil qui cherche à le nommer, à le rattacher à une adresse, à une vie.

Il marche. Sa démarche a changé, plus fluide, plus rase. Il évite les zones éclairées, se fond dans la masse des anonymes rivés à leurs smartphones. Marc a jeté le sien dans une bouche d'égout trois rues plus tôt. Il se sent nu, une sensation d'asphyxie inversée.

Sur un pont, il s'arrête. La Seine est une nappe de pétrole sombre. Il sort le manuscrit de Clara. Les pages sont denses, l'encre semble encore fraîche. Il survole une ligne :
"Il ne fuyait pas par peur des autres, il fuyait par peur de son propre vide."

Marc esquisse un sourire sans joie. Elle pense l'avoir piégé dans sa cage de papier. Mais pour que le monstre existe, il doit être vu. Sans reflet, il n'y a plus de proie.

Il déchire la première page. Puis la deuxième. Les morceaux de papier tournoient avant de disparaître dans les remous. Il ne jette pas tout d'un coup ; il savoure l'amputation. Chapitre après chapitre, il détruit la version de lui-même que Clara a créée.

C'est alors qu'il le remarque. De l'autre côté du pont, un homme sous un réverbère. Manteau long, immobile. Il regarde dans sa direction. Une pointe glacée pique entre les omoplates de Marc. Paranoïa ou réalité ? La meute a-t-elle déjà dépêché ses éclaireurs ? Clara a sans doute posté sa photo. "Aidez-moi à retrouver mon mari, il est instable." L'arme absolue : paraître la victime pour lancer la traque.

Il accélère, s'enfonce dans les rues étroites derrière le Panthéon. Les murs de pierre semblent se rapprocher. Il arrive devant une façade grise : l'Hôtel du Progrès. L'enseigne clignote d'un rouge maladif. Dans le hall saturé d'odeur de tabac froid, une femme tape sur une vieille machine à écrire. Un bruit sec, comme des os qu'on

brise.

— Une chambre, dit Marc en posant un billet de cinquante euros.

La femme ne lève pas les yeux.

— Nom ?

— Jean Durand.

Le nom de personne.

— Pièce d'identité.

— Volée dans le métro. Je paye deux nuits d'avance.

Le silence s'étire. La femme finit par prendre le billet. Elle lui tend une clé lourde, attachée à un laiton usé.

— Chambre 4, au premier. Pas de bruit.

La chambre est un placard. Un lit étroit, une ampoule nue, une vieille télévision. Marc s'assoit. Les ressorts grincent. Il n'y a rien de lui ici. Aucun souvenir. Aucun nom. Il allume le poste par réflexe. L'image émerge d'une neige statique.

C'est une chaîne d'info. Le bandeau défile : *DISPARITION DE MARC LEMAIRE : L'ÉCRIVAIN CLARA LEMAIRE SORT DU SILENCE.*

Elle apparaît. Elle est magnifique de douleur contrôlée. Robe noire, yeux rougis juste assez pour émouvoir.

— Marc est un homme perdu, dit-elle d'une voix tremblante. Ce qui s'est passé avec ce cycliste est tragique, mais c'est le résultat d'une longue dérive. Il a besoin d'être sauvé de lui-même.

Marc regarde avec une fascination horrifique. Elle réécrit l'histoire en temps réel. Elle transforme son effacement en démente. Si on le retrouve, il ne sera pas un homme libre, mais un cas clinique, une propriété de son récit.

Il comprend alors que supprimer les fichiers ne suffit pas. Il faut supprimer le besoin de l'autre de vous voir.

Il éteint la lumière. La pièce plonge dans une obscurité zébrée par le rouge de l'enseigne. Marc s'allonge. Il est désormais le point mort du circuit imprimé. Pour Clara, il est devenu le personnage idéal : celui qui ne peut plus répondre. Mais le vide est contagieux. En le transformant en absence, elle a ouvert une brèche dans sa propre réalité.

Dehors, la métropole gronde, brassant des milliards de traces. Mais dans la chambre 4, il n'y a plus de Marc Lemaire. Juste un silence qui attend son heure.

Une pensée l'effleure avant le sommeil : *Et si le monstre n'était pas celui qui fuit, mais celle qui reste pour raconter l'histoire ?*

Le tic-tac d'un réveil invisible scande les secondes. Un bruit mécanique, implacable. Le temps de Clara est celui des horloges et des médias. Le sien est désormais celui de l'attente pure. Il est le trou noir au centre de sa galaxie. Et les trous noirs finissent toujours par dévorer ceux qui les ont nommés.

Il sourit dans le noir. La paranoïa s'est muée en certitude. Il n'est plus la proie. Il est le piège.

Chapitre 4

La fuite en avant

Le rouge était la seule couleur. Un néon agonisant, de l'autre côté de la vitre encrassée, crachait ses pulsations sur le papier peint jauni de la chambre 4. Marc comptait les battements. Un, deux, silence. Le rythme de l'Hôtel du Progrès était celui d'un cœur en fin de course. Sous ses paupières closes, le signal persistait, tache de sang électrique flottant dans le noir. Il n'avait pas dormi. Le sommeil était un luxe réservé à ceux qui possédaient encore un nom, une adresse, une place définie dans le grand schéma des octets. Lui n'était plus qu'une interférence. Une erreur 404 dans le système de Clara.

Il se redressa. Le matelas exhala une odeur de poussière et de vieux draps imprégnés de sueurs étrangères. Le froid était une morsure lente, une présence physique s'insinuant sous la peau. Dans le silence, le bourdonnement de la télévision éteinte résonnait comme un acouphène. Marc fixa l'écran noir, ce miroir de plastique sombre où son reflet n'était qu'une ombre indistincte, un trou dans le décor. C'était exactement ce qu'il cherchait : le néant. Pourtant, l'angoisse lui serrait la gorge, une main de fer dont les doigts étaient pétris de ses propres souvenirs.

Il tendit le bras. Le plastique de la télécommande était gras. Un clic. La neige statique déchira l'obscurité avant que l'image ne se stabilise sur le visage de Clara. Elle occupait l'espace avec une obscénité tranquille. Elle parlait sur une chaîne d'information continue, le bandeau rouge en bas de l'écran hurlant son nom comme une sentence : « L'AFFAIRE LEMAIRE : LES PREMIÈRES RÉVÉLATIONS ».

— Marc n'est pas un criminel au sens classique, disait-elle.

Sa voix était un scalpel enveloppé de soie. Elle regardait l'objectif, mais Marc savait qu'elle le fixait lui, par-delà les ondes et les satellites, niché dans ce placard de l'Hôtel du Progrès. Elle savait qu'il regarderait. Elle l'avait toujours su.

— C'est un homme qui a peur de son ombre, poursuivit-elle, les yeux embués d'une tristesse parfaitement dosée. Le premier chapitre de mon livre, qui a malheureusement fuité ce matin, ne fait que retracer son incapacité à assumer ses actes. Sa fuite n'est pas une preuve de culpabilité, c'est une preuve de fragilité. Il s'efface parce qu'il ne supporte pas d'être vu.

Le présentateur, un homme au visage lisse comme une pierre polie, opina avec une compassion professionnelle.

— Vous écrivez que Marc a toujours vécu dans le mensonge. Vous parlez d'une "identité de substitution". Est-ce pour cela qu'il est introuvable ? A-t-il prémédité cette disparition ?

Clara baissa les yeux. Une mèche blonde tomba sur son visage, imperfection calculée soulignant sa détresse.

— Je crains qu'il n'ait passé sa vie à préparer ce moment sans même s'en rendre compte. Marc déteste les traces. Il déteste l'idée que quelqu'un puisse posséder une image de lui qui soit vraie.

Marc éteignit l'appareil. Le silence revint, plus lourd. Les mots de Clara flottaient dans l'air froid comme des particules de poison. Elle était en train de le dévorer. Elle ne se contentait pas de raconter son histoire ; elle l'avalait tout entier pour le recréer selon ses besoins narratifs. Le "Marc" que le monde cherchait désormais n'était pas l'homme assis sur ce lit défoncé. C'était une construction, un monstre de papier, un lâche magnifique dont chaque mouvement confirmait le génie de sa créatrice.

Il se leva et s'approcha de la fenêtre. Il écarta le rideau de quelques millimètres. Dehors, la métropole s'étirait sous une chape de plomb. Le ciel était d'un gris métallique, sans profondeur, texture de rendu 3D inachevée. La lumière bleue des écrans géants se reflétait sur le bitume humide. Chaque passant, chaque silhouette emmitouflée semblait être un capteur potentiel. Le monde n'était plus composé de personnes, mais de points de données. Et il était le point manquant.

Un mouvement sur le trottoir d'en face le fit reculer. Un homme en parka sombre consultait son téléphone, la lueur de l'écran éclairant son visage d'un éclat spectral. Il semblait scanner la façade. Paranoïa ? Marc sentit une goutte de sueur froide couler le long de sa colonne vertébrale. La peur n'était plus une émotion, c'était un état vibratoire. Clara avait lâché la meute. Elle n'avait pas eu besoin d'appeler la police ; elle avait simplement offert son récit au public. Le lynchage numérique était plus efficace que n'importe quelle brigade de recherche. Chaque smartphone était désormais une arme pointée sur lui.

Il commença à faire les cent pas. Quatre pas. Le mur. Demi-tour. Quatre pas. Le lit. Il se sentait comme un animal dans une cage dont les barreaux étaient faits de pixels. Il se demanda si le chapitre "fuité" mentionnait cette chambre. Clara connaissait ses goûts pour le sordide anonyme, pour ces lieux où l'on paye en liquide. Peut-être qu'en ce moment même, elle souriait devant son écran, sachant exactement où il se tapissait.

Un craquement de parquet dans le couloir brisa son sillage. Marc retint son souffle. Ses sens étaient aiguisés jusqu'à la douleur. Il perçut le frottement d'un vêtement contre le bois de la porte. Une ombre coupa la mince ligne de lumière sous le battant. Il ne bougeait plus, bloc d'attente pure. L'ombre resta là, immobile, une éternité. Puis, les pas s'éloignèrent. Une porte se ferma plus loin.

Il s'assit, les mains tremblantes. Il devait réfléchir. L'effacement administratif était une réussite. Plus de compte bancaire, plus de téléphone, plus d'existence légale. Il

avait brûlé ses papiers dans une poubelle de chantier trois heures après son départ. Mais l'absence laissait une forme. Le vide qu'il avait créé était si parfait qu'il devenait visible. Clara l'utilisait comme un canevas.

Il se souvint d'une phrase qu'elle lui avait dite lors d'un dîner trop arrosé : « Un secret n'existe que par celui qui le cache. Si je révèle que tu as un secret, même sans dire lequel, tu es à moi. » Il avait ri, à l'époque. Il comprenait maintenant que c'était une déclaration de guerre.

Il sortit une tablette bon marché de son sac. Il se connecta au réseau Wi-Fi non sécurisé d'un café voisin. Les notifications tombèrent comme une pluie de cendres. Le nom de Lemaire était partout. Le chapitre fuité était disponible sur un site de presse. Marc hésita, le doigt au-dessus du lien. Lire ces mots, c'était entrer dans le piège. C'était se voir à travers ses yeux et risquer de disparaître sous la masse de sa prose. Mais il devait connaître la topographie du terrain.

Il cliqua.

« Marc n'aimait pas les miroirs, commençait le texte. Non par vanité, mais par horreur de la permanence. Il craignait que son reflet ne finisse par se figer, par devenir une preuve irréfutable de ce qu'il était. Il préférait les surfaces troubles, l'eau agitée, le verre fumé. Il passait sa vie à s'excuser d'être là, tout en orchestrant des sorties spectaculaires. »

Une nausée monta. Ce n'était pas seulement précis, c'était intime. Elle décrivait ses tics, la façon dont il évitait le regard des serveurs, sa manière de raser les murs. Elle faisait de lui un personnage de fiction avec une telle autorité que sa propre réalité s'étiolait. Il se demanda si cette fuite n'était pas l'ultime acte de lâcheté qu'elle attendait de lui.

Il continua la lecture. Le texte décrivait une scène de leur vie commune.

« Il m'a regardée ce soir-là, et j'ai vu le vide. Il m'a dit : "Si je pouvais, je déferais chaque point de couture de ma vie jusqu'à ce qu'il ne reste que le fil." Je ne savais pas alors qu'il parlait au sens propre. Je ne savais pas qu'il préparait déjà sa disparition. »

Mensonge. Il n'avait jamais dit ça. Ou l'avait-il dit ? Sa mémoire se brouilla. La fatigue et la paranoïa grignotaient ses certitudes. Clara mélangeait le vrai et le faux avec une habileté diabolique. Elle utilisait des détails authentiques pour ancrer ses inventions. Elle créait une vérité parallèle, plus logique que la sienne.

Il posa la tablette. La lumière bleue projetait des ombres déformées sur les murs. Il se sentait comme un insecte épinglé, observé par des millions d'yeux. Le monde entier était devenu le lecteur de Clara. Et lui n'était que le texte.

Un choc métallique résonna dans le bâtiment. Marc sursauta. Rien. Juste le gémissement des canalisations. Le silence reprit sa place, chargé, électrique. Combien de temps pourrait-il tenir ? La métropole était un labyrinthe de béton, mais les murs étaient devenus transparents. Chaque caméra, chaque capteur était une laisse.

Il comprit soudain. Elle ne voulait pas qu'il soit arrêté. Elle voulait qu'il soit traqué. Elle voulait que sa vie devienne une performance publique, un thriller dont elle tenait la plume. En s'effaçant, il était entré exactement dans le rôle assigné : le coupable idéal, l'homme sans visage.

Il se leva, pris d'urgence. L'Hôtel du Progrès était un tombeau. Il devait bouger, se fondre dans la masse, devenir un pixel parmi des milliards d'autres. Mais chaque interaction laissait une trace. Chaque respiration était un signal.

Il regarda ses mains. Elles étaient pâles sous le néon. Il avait l'impression de s'effacer physiquement. Le processus était irréversible. On ne revient pas d'une disparition totale. Soit on devient un autre, soit on cesse d'être.

Il remit son sac sur le dos. Aucune trace dans la chambre. Pas un cheveu, pas une empreinte. Il était un professionnel de l'absence. Il sortit dans le couloir. L'odeur de tabac froid et de détergent l'assaillit. Il descendit l'escalier, évitant les marches qui grinçaient.

Dans le hall, la réceptionniste était toujours là. Elle ne leva pas les yeux. Le bruit sec de sa machine à écrire martelant le papier résonnait comme une salve.

— Vous partez ? demanda-t-elle sans s'arrêter.

Marc ne répondit pas. Il poussa la porte vitrée et s'enfonça dans la nuit.

L'air froid lui brûla les poumons. Il marcha d'un pas rapide, tête baissée sous sa capuche. La ville gronda, monstre de verre dont les veines étaient des câbles de fibre optique. Il sentait la pression du récit de Clara peser sur ses épaules. Elle était là, quelque part, en train de taper la suite de son histoire.

Il s'arrêta devant une vitrine d'électronique. Des dizaines de téléviseurs affichaient le visage de sa femme en simultané. Elle souriait, un sourire de madone outragée. Le bandeau défilait : « CLARA LEMAIRE : "JE NE PERDRAI PAS ESPOIR" ».

Marc se regarda dans le reflet, superposé à l'image. Pendant une seconde, leurs traits se confondirent. Il n'était plus Marc Lemaire. Il était sa créature. Et tandis qu'il s'éloignait, une pensée glacée s'installa.

Et si Clara n'avait rien orchestré ? Et si ce n'était pas elle qui l'avait transformé en monstre ?

Et si, en fuyant, il ne faisait que révéler ce qu'il avait toujours été ?

Il accéléra. Derrière lui, le néon rouge de l'Hôtel du Progrès clignota une dernière fois avant de s'éteindre. La fuite ne faisait que commencer, mais il n'y avait nulle part où se cacher quand le prédateur est celui qui écrit votre nom. La métropole l'attendait pour transformer sa chair en données et son silence en un cri que le monde s'apprêtait à dévorer.

Il tourna à l'angle d'un boulevard. La foule était dense. Il se glissa entre les corps. Une rage froide commençait à brûler. Si Clara voulait faire de lui un personnage, il allait lui offrir une fin qu'elle n'avait pas prévue. Il allait devenir le vide qu'elle ne pourrait plus remplir.

Le silence ne serait plus sa faiblesse. Ce serait son arme.

Un, deux, silence. Le compte à rebours continuait, mais Marc Lemaire ne comptait plus les secondes. Il comptait les pas vers sa propre disparition définitive. Dans ce labyrinthe de verre, il comprenait enfin : pour vaincre l'écrivain, il fallait devenir la page blanche. Une page que personne, même pas elle, ne pourrait plus jamais souiller.

Chapitre 5

Le fantôme du métro

La gueule du métro l’avalait, exhalant une haleine de fer chaud et de poussière centenaire. Marc s’y engouffra. Chaque marche le coupait de la surface, de ce gris urbain qui coulait des toits comme une peinture mal séchée. Il descendait, le pas lourd, le sac à dos pesant contre ses omoplates comme une main cherchant à le plaquer au sol. La rampe, polie par des millions de paumes anonymes, lui brûlait la main de froid. En bas, le bourdonnement de la ruche électronique s’intensifiait. Les portillons automatiques claquaient avec une régularité de guillotine. Marc ralentit.

Il s’arrêta à quelques mètres des barrières. Le premier obstacle. La première preuve de sa disparition. Sans carte de transport, sans identité numérique active, il n’était qu’un grain de sable face à un mécanisme de précision. Ses doigts fouillèrent ses poches par réflexe. Rien. Pas de plastique, pas de puce, pas de signal. Il n’était plus qu’une enveloppe de chair dans un monde de protocoles. Le flux des voyageurs le contournait, fleuve noir de manteaux et de regards fixes, chacun absorbé par le rectangle lumineux niché au creux de sa main. Personne ne le voyait. Pas encore. Mais le silence des capteurs optiques semblait crier son absence de droit au passage.

Un homme en costume gris passa sa carte avec un bip sec. Les portes pivotèrent. Marc s’immisça dans son sillage, collant son torse au dos de l’inconnu, inhalant l’odeur d’un après-rasage bon marché et la chaleur moite de son lainage. Un frôlement proscrit. Le mécanisme grogna, une alarme discrète signala une anomalie de poids, mais les battants se refermèrent déjà. Il était passé. Il était à l’intérieur de la bête. Son cœur martelait sa cage thoracique. Un, deux, silence. Le compte à rebours de sa survie franchissait une étape.

L'espace se rétrécissait. Le plafond s'abaissait à mesure qu'il s'enfonçait dans les entrailles de la station. Les murs de carrelage blanc, jaunis par les infiltrations, reflétaient une lumière crue qui ne laissait aucune zone d'ombre. L'air recyclé vibrait d'une électricité statique qui lui hérissait les poils de la nuque. Une tension invisible, comme si la ville entière retenait son souffle avant de l'écraser. Marc longea le quai. Les panneaux d'affichage clignotaient. Ligne 4. Direction Porte de Clignancourt. Prochain train : 2 minutes.

Il se colla contre un pilier pour réduire sa surface d'exposition. Le béton était rugueux sous ses doigts. Il ferma les yeux une seconde, mais l'image de Clara revint aussitôt le hanter, ce sourire de prédatrice qu'elle affichait sur les écrans de la surface. Elle l'avait piégé dans son livre avant même qu'il ne décide de partir. Elle avait scripté son agonie, documenté sa lâcheté, fait de lui l'archétype du mal contemporain : l'époux fuyant, le spectre de la culpabilité. Chaque ligne de son récit était une brique supplémentaire dans la cellule où il s'enfermait lui-même.

Soudain, un éclat bleu déchira la pénombre. Au-dessus des voies, un écran publicitaire géant changea de visuel. L'image de Clara disparut, remplacée par un fond texturé imitant le papier vieilli. Puis, des traits noirs se dessinèrent, pixel par pixel, comme une main invisible traçant un destin. Marc sentit son sang se figer. Le visage qui apparaissait n'était pas une photographie. C'était un portrait-robot. Un visage générique aux proportions d'une exactitude terrifiante. Le front haut, la mâchoire légèrement fuyante, ce pli d'hésitation entre les sourcils qu'il détestait voir dans son miroir.

« RECHERCHÉ POUR DISPARITION INQUIÉTANTE ET SUSPICION DE FRAUDE IDENTITAIRE », clamait le bandeau rouge.

Marc recula, heurtant une poubelle en inox qui résonna comme un gong. Personne ne se retourna, mais il se sentit soudain nu. L'absence de trace qu'il avait cultivée avec tant de soin, ce vide administratif qu'il pensait être une armure, devenait son acte

d'accusation. En ne laissant rien derrière lui, il avait laissé toute la place au récit de Clara. Il n'était plus Marc, il était "Le Disparu", "Le Suspect", "Le Monstre". L'image oscillait légèrement, victime d'un rafraîchissement de signal, lui donnant l'illusion d'un mouvement de tête. Elle le fixait.

— Vous avez l'heure ?

La voix était rauque, trop proche. Marc sursauta violemment. Un homme âgé, en veste de chantier délavée, se tenait à ses côtés, les yeux injectés de sang. La panique monta à la gorge de Marc. Avait-il vu l'écran ? Avait-il fait le lien entre l'ombre devant lui et l'esquisse numérique qui trônait au-dessus du vide ?

— Non, murmura Marc, la gorge serrée. Je ne sais pas.

Il s'écarta brusquement, manquant de trébucher sur le bord du quai. Le tunnel, de l'autre côté, était une gueule noire. Le temps d'attente affichait : 1 minute. Chaque seconde était une goutte d'acide sur ses nerfs. Il était un étranger dans son propre corps, une erreur système que la réalité cherchait à corriger.

Il marcha le long du quai, évitant les regards. Ils étaient une dizaine maintenant, dispersés comme des pions. Une jeune femme lisait, le dos appuyé contre une affiche de parfum. Marc jeta un coup d'œil au titre : **La Fin du Silence**. Le nom de Clara Lemaire barrait la couverture en lettres de feu. Un vertige l'assaillit. Le monde entier n'était plus qu'une extension de l'esprit de sa femme. Elle avait colonisé l'espace public, les consciences, les écrans. Elle l'avait transformé en fantôme pour que son œuvre devienne la seule réalité tangible.

Il s'arrêta devant un distributeur. Son reflet dans la vitre était méconnaissable, déformé par les rayures du plexiglas et l'éclairage vertical des néons. Derrière lui, sur le quai opposé, deux agents de la sûreté ferroviaire marchaient d'un pas lent. Leurs uniformes bleu nuit absorbaient la lumière. Ils parlaient dans leurs radios, sons

hachés, grésillements agressifs. Ils ne le regardaient pas, pas encore. Mais la ville était un organisme vivant, et il était le virus que les anticorps commençaient à traquer.

Le grondement du train monta des profondeurs. Une vibration infime, puis un rugissement de métal broyé. Les phares apparurent, deux yeux cyclopéens perçant l'obscurité. Le vent balaya le quai, chargé d'ozone et de poussière brûlée. Marc s'avança vers la ligne jaune. La tentation de basculer, de devenir une simple interruption de trafic pendant quarante-cinq minutes, l'effleura. Ce serait la fin parfaite pour le livre de Clara. Le suicide comme ultime aveu.

Il se ravisa. La rage commençait à supplanter la peur. Il ne serait pas le personnage qu'elle avait écrit. Il serait la faille dans son système, l'imprévu qui ferait dérailler la machine.

Le train s'arrêta dans un crissement de freins déchirant. Les portes s'ouvrirent. Marc s'engouffra dans la rame. L'air y était plus dense, saturé par les respirations. Il trouva un coin près de l'articulation entre deux wagons, là où la structure gémissait à chaque virage. Il s'accrocha à la barre. Ses phalanges blanchirent.

Le train repartit. La station disparut, remplacée par le défilé monotone des parois de béton. Dans le reflet de la fenêtre, il vit l'écran de la plateforme s'éloigner. Le portrait-robot avait encore changé. Plus précis. Les yeux avaient été affinés. Ils ressemblaient de plus en plus aux siens. Le processus de numérisation de son âme était en cours.

Dans le wagon, le silence était oppressant. Seul le roulement scandait un nom. *Marc. Lemaire. Marc. Lemaire.* À côté de lui, un adolescent pianotait sur son téléphone. Une vidéo tournait en boucle sur son écran. Une silhouette floue sortant de l'Hôtel du Progrès. C'était lui. Il y a moins d'une heure.

La vitesse de propagation de sa propre image le laissa pantois. La société de

l'immédiateté avait décidé qu'il était le coupable idéal. Les commentaires défilaient sous la vidéo, cascade de haine anonyme et de spéculations sordides. *« Regardez sa démarche. » « Il a l'air d'un tueur. » « Clara mérite la vérité. »*

Marc eut envie de vomir. Il était devenu une abstraction. Il était enfermé dans ce wagon de métal, propulsé à soixante kilomètres-heure sous la terre, et pourtant jamais il n'avait été aussi exposé. L'asphyxie était sociale. Chaque passager était une menace. Si l'un d'eux levait les yeux de son téléphone, tout s'arrêterait.

Le train ralentit. Prochaine station : Saint-Placide.

Marc se prépara à descendre, mais une intuition le retint. Les portes s'ouvrirent sur un quai désert. Pourtant, au bout du couloir, des silhouettes immobiles attendaient. Des uniformes. Ils filtraient. Le maillage se resserrait. Il resta immobile, le dos collé à la paroi. Les portes se refermèrent. Un sursis de deux minutes.

Il devait changer de stratégie. L'absence de trace était une illusion. Dans une ville où chaque mètre carré est surveillé, ne pas avoir d'identité équivaut à porter un gyrophare. Il fallait qu'il redevienne quelqu'un, mais pas Marc Lemaire. Il lui fallait trouver une zone d'ombre que Clara n'avait pas prévue.

Le train s'engagea dans une courbe serrée. Marc bascula contre un homme lisant un journal gratuit. Sur la une, une photo de Clara en larmes. Le titre : *LE PRIX DU SILENCE*. En dessous, un encadré sur sa disparition. On y mentionnait sa discrétion maladroite, sa tendance à s'effacer. Clara avait utilisé ses propres traits de caractère pour construire le profil d'un psychopathe froid. Sa modestie était devenue une dissimulation, son calme une menace.

Il était dépossédé de lui-même.

L'adolescent à côté de lui sursauta. Il montra son écran à son ami. Marc perçut le mot

"récompense". La chasse à l'homme passait à la phase ludique. La ville entière se transformait en meute de loups.

La station suivante approchait. Montparnasse-Bienvenue. Un carrefour de lignes, une fourmilière humaine où s'évaporer. Le train freina brutalement, projetant les passagers les uns contre les autres. Un cri étouffé retentit au fond du wagon. L'éclairage vacilla, passant d'un blanc cru à un rouge d'urgence. Le train s'immobilisa en plein tunnel, à quelques dizaines de mètres de l'entrée de la station.

Le silence qui suivit fut plus terrifiant que le fracas du roulement. Tous les visages se tournèrent vers les fenêtres noires. Une voix grésilla dans les haut-parleurs, inaudible. Marc crut comprendre le mot "contrôle".

À travers la vitre de communication, il vit des silhouettes s'agiter sur le quai lointain. Des faisceaux de lampes torches balayaient les rails. Ils n'attendaient plus. Ils venaient.

Le piège se refermait. Le wagon était devenu une boîte de conserve hermétique. Pas d'issue. Les vitres fixes, les portes verrouillées. La claustrophobie l'étouffa d'un coup. Les parois semblaient se rapprocher pour broyer les passagers dans un ultime élan de conformisme.

L'adolescent le regarda. Un regard long, analytique. Ses yeux firent l'aller-retour entre Marc et son téléphone. Ses lèvres s'entrouvrirent. Il allait crier.

Marc ne lui laissa pas le temps. Il se précipita vers l'intercirculation. Il y avait une poignée de secours sous un verre mince. C'était sa seule chance. Un geste de violence dans un monde de procédures. Un geste qui confirmerait tout ce que Clara avait écrit, mais qui lui permettrait de ne plus être sa chose.

Il leva le poing. Le verre éclata. La sirène de sécurité hurla, couvrant les cris de

surprise. Marc tira le levier. Les portes s'entrouvrirent dans un sifflement pneumatique, révélant le gouffre noir du tunnel.

Il n'hésita pas. Il sauta dans l'obscurité, là où les caméras ne pouvaient pas le voir, là où le récit de Clara n'avait pas encore de mots. Il tomba lourdement sur le ballast, les pierres lui déchirant les paumes. L'odeur de graisse et de mort l'enveloppa. Derrière lui, les faisceaux des lampes torches s'agitaient déjà.

Il se mit à courir. Dans le noir, il n'était plus un homme, ni un suspect, ni un monstre. Il était le fantôme du réseau, une ombre fuyant une lumière qui exigeait sa fin. Et tandis que ses pieds martelaient le sol inégal, une pensée folle le traversa : et si Clara n'avait pas écrit cette scène ? Et si, pour la première fois, il raturait sa vie ?

Le tunnel se divisa. Marc choisit le noir. Il s'y enfonça, sentant l'air devenir rare, précieux. Le compte à rebours avait repris, mais cette fois, c'était lui qui en tenait la montre.

Chapitre 6

Construction d'un prédateur

L'obscurité n'était pas vide. Elle était solide, visqueuse, saturée d'ozone et de poussières centenaires. Marc avançait, les doigts frôlant une paroi rugueuse où suintait une humidité indéfinissable. Chaque pas sur le ballast résonnait comme un coup de tonnerre dans cette tombe de béton. Derrière lui, le tunnel s'étirait, œsophage prêt à se contracter. Il ne voyait rien, mais il sentait le poids de la ville au-dessus de lui. Des millions de tonnes de verre, d'acier et de jugements hâtifs.

Il s'arrêta. Son propre souffle lui parut indécent. Trop bruyant. Une trahison organique.

Au loin, un crissement métallique déchira l'air. Une vibration infime fit tressaillir les rails. Un train de maintenance ? Ou eux ? Ils n'avaient plus besoin de le voir pour le traquer. Ils possédaient son profil, ses habitudes, sa peur. Clara l'avait livré en pâture dans une édition reliée, trois cents pages de venin déguisées en littérature. Elle n'avait pas simplement écrit un livre ; elle avait bâti une cage dont les barreaux étaient faits de souvenirs déformés.

« Tu te souviens de ce soir à Étretat ? »

La voix de Clara résonna dans son crâne, plus nette que le goutte-à-goutte des infiltrations.

C'était il y a trois ans. Le vent giflait les falaises. Un goéland s'était fracassé contre la vitre de leur chambre d'hôtel. L'oiseau agonisait sur le balcon, une aile brisée, l'œil vitreux. Marc était resté là, immobile, les mains pendantes, incapable de l'achever ou

de le secourir. La paralysie de l'indécis. La lâcheté de celui qui attend que le destin choisisse pour lui.

Dans le manuscrit, cette scène était devenue le pivot de l'horreur. Clara y décrivait son regard. Une neutralité « clinique, presque gourmande ». Elle affirmait qu'il avait observé l'agonie comme on étudie les rouages d'une montre. Elle avait transmuté sa sidération en sadisme.

Elle était là, maintenant, dans un appartement baigné de lumière bleue, à quelques kilomètres au-dessus de son tunnel. Elle ne tenait pas un couteau. Elle maniait un stylo-plume.

Clara posa sa tasse de porcelaine sur la table en verre. Le tintement fut sec, définitif. En face d'elle, Antoine, leur plus vieil ami, fixait le vide. Le salon était une bulle de silence chirurgical. Dehors, la métropole s'éteignait sous la grisaille hivernale, mais ici, l'air semblait raréfié par la gravité de la confiance.

— Je ne voulais pas que ça sorte comme ça, Antoine. Je voulais le protéger. Jusqu'au bout.

Sa voix était un miracle d'équilibre, un alliage de fatigue et de résignation. Elle ne jouait pas la victime. Elle incarnait la survivante qui a enfin cessé de mentir. Antoine secoua la tête. Il se revoyait lors de ce dîner, six mois plus tôt. Marc était resté muré dans le silence pendant deux heures. Antoine avait cru à de la fatigue. À une dépression, peut-être.

— Je pensais qu'il était juste... ailleurs, murmura-t-il.

— Il n'est jamais ailleurs, Antoine. Il observe. Il collecte.

Clara se leva et s'approcha de la baie vitrée. Son reflet se superposa aux lumières de

la ville. Une silhouette frêle, presque effacée, mais dont les yeux brillaient d'une certitude glaciale.

— Tu te rappelles quand il a insisté pour que tu changes de code d'entrée ? Il t'a dit avoir vu quelqu'un rôder.

Antoine fronça les sourcils. La mémoire travaillait, se pliait sous la pression du récit de Clara.

— Il n'y avait personne dans la rue ce jour-là, Antoine. J'étais avec lui. Il voulait juste savoir s'il pouvait te manipuler. Posséder tes accès. Comme il possédait chaque fragment de ma vie.

Le silence retomba, plus lourd. Antoine sentit un frisson ramper le long de sa nuque. Le souvenir du visage calme de Marc devenait soudain un masque de cire dissimulant des abîmes. Clara ne donnait pas de preuves, elle déplaçait la source lumineuse, et les ombres familières devenaient des monstres.

— Le livre sort dans quarante-huit heures, reprit-elle doucement. Le monde entier va savoir. Il est dangereux, Antoine. Pas parce qu'il frappe. Mais parce qu'il vide les gens de l'intérieur pour remplir son propre néant.

Elle se tourna vers lui, ses yeux changeant en deux puits d'encre.

— S'il t'appelle, s'il vient chez toi... ne lui ouvre pas. Pour lui, tu n'es plus un ami. Tu es une ressource. Une cachette.

Antoine hocha la tête, les mains tremblantes. Il ne voyait plus Marc. Il voyait l'homme du livre. Le prédateur administratif. Le monstre du futur best-seller. La machine de guerre médiatique était lancée, et elle broyait déjà la réalité.

Marc s'était accroupi dans une niche de sécurité. Le béton était froid contre ses reins. Il sortit son téléphone. L'écran s'alluma, projetant une clarté spectrale sur ses traits tirés. Il ne restait que 4 % de batterie. Le réseau était mort, mais les notifications en cache défilaient encore comme les étapes de sa propre exécution.

MarcLemaire LeMonstreParmiNous ClaraLemaire

Le hashtag était devenu viral avant même la mise en vente. Des influenceurs analysaient son « profil psychologique » à partir de vieilles photos de vacances. Chaque sourire devenait une preuve de duplicité. Son absence de réseaux sociaux, autrefois un choix de discrétion, était désormais interprétée comme une volonté de dissimulation criminelle. Il était devenu un archétype : l'homme gris. Le voisin sans histoires. Le mari parfait qui enterre ses secrets sous le parquet.

Une goutte d'eau tomba sur l'écran, déformant le visage de Clara en une grimace de triomphe numérique. Elle avait tout prévu. La parution mondiale n'était pas un événement littéraire, c'était une chasse à courre coordonnée.

Un bruit de pas. Régulier. Lourd.

Marc retint sa respiration. Ce n'était pas le pas d'un agent de la sécurité. C'était trop lent, trop délibéré. Le faisceau d'une lampe torche balaya le tunnel à une cinquantaine de mètres, découpant les ténèbres en tranches nettes. Il s'enfonça plus profondément dans la niche. Son épaule heurta un boîtier métallique. Un frisson électrique parcourut son bras. La paranoïa lui souffla que le boîtier était un micro. Que Clara écoutait son cœur battre. Qu'elle écrivait le chapitre suivant en temps réel.

« Marc s'accroupit dans le noir, sentant l'odeur de sa propre peur. Il sait qu'il n'y a pas d'issue. »

Était-ce une pensée ou une ligne du livre ? La frontière s'était dissoute. Marc vit les

particules de poussière danser dans la colonne lumineuse. C'était beau, d'une certaine manière. Une beauté de fin du monde. Il regarda ses mains. Des mains de lâche, avait-elle écrit.

Il devait bouger. Le tunnel n'était qu'un conduit vers d'autres pièges. Chaque sortie était un objectif de caméra. Chaque visage croisé, un dénonciateur potentiel. Il se rappela soudain une faille : une vieille porte de service remarquée autrefois. Elle menait aux anciennes fondations, là où les plans numériques n'étaient plus à jour. Là où le récit de Clara ne pourrait pas le suivre.

Il se glissa hors de la niche, rampant presque sur le ballast pour rester sous le champ de vision de la lampe. Ses genoux saignaient. La douleur était une ancre ; elle lui rappelait qu'il était encore de chair, pas seulement de papier.

La lampe torche s'arrêta. Le silence revint, plus dense.

— Marc ?

Une voix d'homme. Calme. Trop calme. Ce n'était pas la police. Cette voix-là posait une question, comme on appelle un chien égaré. Marc ne répondit pas. Il accéléra, les muscles brûlant d'un feu acide. La porte devait être là. Un rectangle d'ombre dans l'ombre.

Il la trouva. Une plaque d'acier rouillée. Il força la serrure avec un vieux tournevis, vestige de sa vie d'avant. Le métal grinça, un cri de torture qui déchira le tunnel, et la porte céda dans un nuage de rouille. Il s'engouffra à l'intérieur et tira un verrou interne.

Il déboucha dans une salle voûtée où des serveurs informatiques ronronnaient dans l'obscurité, leurs diodes clignotant comme les yeux de milliers d'insectes. Un centre de données souterrain. Le système nerveux de la métropole. Il s'approcha d'un écran

de contrôle resté allumé.

Ce qu'il vit le figea.

Ce n'était pas seulement son visage. C'était une carte de la ville. Un point rouge clignotait. Il comprit avec une horreur glacée que son téléphone, même éteint, envoyait un signal de proximité aux antennes de service. Sur l'écran d'à côté, une interface de traitement de texte s'animait. Un curseur clignotait. Des phrases s'inscrivaient seules.

« Il a trouvé la salle des machines. Il pense être en sécurité. Il ne comprend pas que c'est ici que je l'attends. »

Clara n'écrivait pas son passé. Elle rédigeait son présent.

Un vrombissement sourd fit vibrer le plafond. Marc leva les yeux. Une trappe de maintenance s'ouvrit, et une silhouette se découpa contre la lumière crue de la surface.

— Marc, dit Clara d'une voix dépourvue d'émotion. Tu as toujours été prévisible. C'est ce qui fait de toi un si mauvais suspect, mais un si bon personnage.

Elle ne tenait pas d'arme, mais une tablette tactile. Elle appuya sur un bouton. Dans toute la ville, sur chaque panneau publicitaire, sur chaque smartphone, une notification unique retentit. Une onde de choc numérique. Le chapitre final venait d'être publié. Et il se terminait par l'adresse exacte de la salle où il se trouvait.

Un grondement de foule commença à monter. Un piétinement de milliers de pieds. La meute n'était plus virtuelle. Elle était là, à quelques mètres, affamée de réalité. Clara lui adressa un sourire d'une tristesse infinie.

— Tu voulais l’effacement total, Marc ? Je vais t’offrir mieux. L’immortalité du coupable.

Elle sauta dans la salle, légère, tandis que les premiers coups résonnaient contre la porte de fer. Le verrou ne tiendrait pas dix secondes.

— Regarde l’écran, Marc, murmura-t-elle en s’approchant. Regarde ce que j’ai écrit pour la fin.

Il baissa les yeux vers le moniteur. Le curseur s’arrêta après un dernier mot. Un mot qui n’était pas dans le plan. Marc sentit un objet froid se glisser dans sa main. Clara venait de lui donner son propre stylo-plume, la pointe encore humide d’une encre noire.

— Écris-le, Marc. Sois le monstre qu’ils attendent. Ou disparais pour de bon.

La porte vola en éclats. La lumière des caméras l’aveugla. Marc leva le stylo. Ce n’était pas une arme, mais c’était la seule chose que la foule comprendrait. Il n’était plus un homme. Il était un récit en train de s’achever.

Il dirigea la pointe vers sa propre gorge, mais son regard croisa celui d’un objectif au fond de la salle. Un détail l’arrêta. Un reflet. Dans la lentille, il ne vit pas son visage. Il vit celui de l’homme qui avait tout orchestré depuis le début. Et cet homme n’était pas lui. Ce n’était pas non plus Clara.

C’était le reflet d’Antoine, qui souriait derrière le caméraman.

Chapitre 7

L'odeur du métal

Le froid n'est plus une statistique météorologique. C'est une morsure de chien enragé qui s'enfonce dans la chair, cherche l'os, et finit par s'y loger pour ne plus lâcher. Ici, dans ce cube de béton et de tôle ondulée que la ville a vomi il y a des décennies, le silence possède une texture granuleuse. Je respire de la poussière de fer et du givre. L'odeur du métal est partout : dans mes poumons, sous mes ongles, émanant de ma propre peau qui vire au gris industriel. C'est le parfum de l'obsolescence. On m'a dit un jour que les entrepôts désaffectés étaient les organes morts de la métropole, des poches de vide où le temps s'accumule sans s'écouler. Je suis dans l'une de ces poches. Un déchet de l'intrigue. Un personnage secondaire qui refuse de mourir, mais qui a égaré son texte.

Ma main tremble. Pas seulement de peur. C'est le spasme mécanique d'un corps qui tente de générer de la chaleur par la friction du désespoir. Je regarde mes doigts tachés d'une encre noire, persistante, comme une gangrène littéraire qui remonterait de la pointe du stylo-plume que Clara m'a tendu. Elle me l'a donné comme on offre un poignard à un condamné pour qu'il s'occupe lui-même de la basse besogne. Dans la salle des machines, sous le ronronnement des serveurs, j'ai cru voir Antoine. J'ai cru déceler son demi-sourire de producteur satisfait derrière l'objectif d'une caméra. Mais était-il vraiment là ? Le souvenir est déjà érodé par la lumière bleue des écrans qui m'a brûlé les rétines. Dans ce labyrinthe de verre et de signaux, la réalité est un luxe que je ne peux plus me permettre.

J'ai fui. J'ai glissé dans les conduits de maintenance, déchiré mes vêtements contre l'acier galvanisé, disparu dans les boyaux de la ville comme un rat qui sent l'inondation. Et maintenant, je suis l'Invisibilité incarnée. Plus de téléphone. Plus de

cartes. Plus de visage social. Mais l'invisibilité est un piège plus cruel que la cellule. Clara l'a compris. En m'effaçant, je ne me suis pas libéré : j'ai validé son scénario. Dans le récit qu'elle vend au monde, le coupable ne reste pas pour se justifier. Il fuit. Il devient une ombre parce que l'ombre est sa seule vérité. Chaque minute passée ici renforce la thèse de mon crime. Plus je suis absent, plus je suis présent dans l'esprit de la meute. Ils me voient partout parce que je ne suis nulle part.

Le silence s'étire. Une goutte d'eau tombe d'une canalisation rouillée, vingt mètres au-dessus de moi. *Tlic.* Le son résonne, amplifié par la vacuité des lieux. *Tlic.* C'est le métronome de ma déchéance. Je m'assois sur une caisse au bois si sec qu'il menace de s'effriter. Je ne suis pas en sécurité, je suis en attente. Clara l'a écrit. Elle l'a publié. Le chapitre final est déjà dehors, sur chaque rétine connectée. L'immortalité du coupable est une condamnation à perpétuité sans barreaux. Le monde entier est devenu mon gardien de prison.

Je me demande si Antoine existe vraiment. L'esprit invente parfois des monstres pour ne pas regarder le vide en face. Antoine était supposé être à l'autre bout du pays, gérant les droits dérivés du futur best-seller. Pourquoi serait-il venu dans cette cave ? Pour savourer son triomphe ou parce que je bascule ? La paranoïa est une fièvre qui ne baisse jamais. Elle fait voir des motifs dans le chaos des pixels, des intentions derrière le hasard des ombres. Je suis le narrateur de ma propre fuite, et je suis un menteur. Je me mens sur ma force, sur ma logique, sur la raison même pour laquelle j'ai épousé Clara. J'ai toujours aimé son contrôle. J'ai aimé qu'elle décide de l'ordre des choses. Aujourd'hui, elle a décidé que j'étais le monstre. Et un bon personnage ne contredit jamais son auteur.

Le vent siffle entre deux plaques de tôle. Un murmure de milliers de voix numériques qui scandent mon nom. *Marc Lemaire. Le lâche. Le prévisible.* Je ferme les yeux, mais l'obscurité est saturée d'images résiduelles : les diodes rouges des serveurs, le sourire de Clara, cette tristesse infinie qui n'était qu'une mise en scène de plus. Elle m'aime, peut-être, mais elle aime la vérité de son livre davantage. Sa vérité exige mon

sacrifice. Elle a transformé notre mariage en un laboratoire d'expérimentation narrative. Chaque dispute, chaque silence, chaque lâcheté a été archivé, noté, puis publié. Je suis mis à nu devant une audience qui n'attend qu'une chose : que je craque.

L'air est si froid qu'il semble se cristalliser autour de moi. Chaque mouvement exige une négociation avec mes muscles. L'encre sur mes mains ne partira pas ; c'est l'encre du récit, je suis marqué au fer noir. Je me lève, les articulations grinçantes comme la structure de cet entrepôt, et marche vers une fenêtre haute. À travers la suie des décennies, la lumière du jour n'est plus qu'une rumeur grise. Je vois mon reflet : une silhouette floue, une tache sombre dans un monde de lignes dures.

Sortir ? Traverser la rue ? Demander de l'aide ? L'aide n'existe pas pour celui qui a détruit son existence légale. En effaçant mes traces administratives, j'ai supprimé mes droits. Je suis une erreur système, une anomalie que le logiciel social cherche à corriger. Et la correction, ici, c'est l'élimination.

Soudain, un crissement de pneus sur le gravier, loin, à l'entrée de la zone. Mon cœur frappe contre mes côtes comme un animal piégé. Ils arrivent. Clara ne connaissait pas l'adresse, mais elle sait comment je pense. Elle connaît ma lâcheté et savait que je chercherais un endroit à l'image de mon état intérieur : vide, froid, métallique. Elle n'a pas besoin de GPS pour me suivre, sa logique de romancière suffit.

Je m'accroupis derrière une pile de palettes. Le temps se dilate, chaque seconde est une éternité de doutes. Et si Antoine n'était pas un complice ? Si Clara était aussi une victime ? Non. Le sourire, le stylo, la tablette... Tout était trop chorégraphié. Je suis l'agneau qu'on mène à l'abattoir médiatique. Pourtant, une petite voix méchante murmure au fond de moi que j'aime ça. Que je n'ai jamais été aussi vivant que depuis que je suis traqué. L'effacement total était mon désir secret, et elle me l'offre de la manière la plus perverse qui soit.

L'odeur du métal s'intensifie. C'est l'odeur du sang — cette pointe ferreuse qui monte

au nez quand l'adrénaline sature le système. Je suis une proie. Et une proie ne réfléchit pas en termes de morale, elle réfléchit en termes de survie. Mais comment survivre quand votre prédateur tient le stylo qui écrit votre destin ? Si elle décide que je meurs à la page 342, mon cœur s'arrêtera-t-il simplement de battre ? La frontière entre le réel et le récit est devenue si poreuse que j'ai peur de tomber dans les marges.

Le moteur se tait. Le silence qui suit est pire que le vrombissement. C'est un silence attentif. Quelqu'un observe l'entrepôt. Je reste immobile, retenant ma respiration jusqu'à ce que mes poumons brûlent. Une porte grince. Un gémissement métallique déchire l'espace. Quelqu'un vient d'entrer par l'accès de service, là-bas, dans l'ombre. Je ne vois personne, mais je sens une présence chirurgicale, discrète.

— Marc ?

La voix est un souffle. Trop doux. Trop fragile. Une invitation à la reddition. Je ne réponds pas, essayant de devenir une irrégularité dans la topographie de la salle.

— Marc, je sais que tu es là. L'odeur de ta peur est plus forte que celle de la rouille.

C'est elle. Sa voix est chargée d'une tendresse carnassière. Elle s'approche, ses pas légers rythmés sur les débris. Elle ne cherche pas, elle sait. Elle avance avec la certitude d'une prédatrice qui a déjà gagné.

— Tu as vu Antoine, n'est-ce pas ? murmure-t-elle. Tu as cru comprendre. C'est ton grand défaut, Marc. Tu crois toujours que la vérité est une question de culpabilité. C'est une question de point de vue.

Elle s'arrête à quelques mètres. Je vois le bout de ses chaussures sombres, élégantes, déplacées dans cette décharge.

— Le monde ne veut pas savoir si tu as tué cette fille. Il veut savoir ce que ça fait

d'être toi. Et je leur donne ce qu'ils veulent : ton âme, mise en page. Tu es mon meilleur collaborateur, Marc. Sans ta fuite, le livre ne serait qu'une fiction. Grâce à toi, c'est un testament.

Je serre les poings. J'ai envie de bondir, de briser ce récit entre mes mains, mais ma lâcheté originelle me fige. Elle a raison. Je ne suis qu'un personnage.

— Tu sais ce qu'il y a à la page 343 ?

Le silence retombe, lourd comme une chape de plomb.

— Le monstre réalise qu'il n'a jamais existé. Qu'il n'est qu'un reflet dans les yeux d'une femme qui ne l'a jamais aimé. Et c'est là qu'il fait son seul acte courageux.

Elle pose une tablette sur une caisse, juste devant moi. L'écran brille d'une lumière bleue, glaciale.

— Je t'ai laissé la fin ouverte, Marc. Le stylo est toujours dans ta poche, non ?

Elle fait demi-tour et s'éloigne sans se retourner. Elle sait que je ne la suivrai pas. Je rampe hors de ma cachette. Sur l'écran, un flux de commentaires défile en direct.

"Il est là."

"Regardez son visage."

"Tuez-le."

Je regarde l'image centrale. Ce n'est pas du texte. C'est un flux vidéo thermique. Je me vois, en rouge et jaune, une tache de chaleur mourante dans un univers bleu froid. Je suis en direct. Mon agonie est un divertissement mondial.

Et c'est là que je comprends.

Je regarde la position de la caméra, le reflet d'Antoine, la tablette. Antoine n'est pas le complice de Clara. Antoine est le cadreur. Et Clara n'est pas l'auteur. Elle est l'appât. Elle n'écrit pas, elle n'a jamais rien écrit. Antoine tient la plume numérique et gère le flux. Elle n'est que l'actrice principale d'un reality-show macabre. Sa "rage créatrice" n'est que le script qu'on lui a fait réciter.

Elle s'arrête près de la sortie et me regarde. Dans ses yeux, je ne vois pas de haine, mais la même horreur glacée que dans les miens. Elle aussi est piégée. Elle aussi a détruit sa vie pour un récit qu'elle ne contrôle pas. Nous sommes les deux faces d'une même pièce jetée dans l'abîme.

Je sors le stylo. L'encre est sèche. Le silence n'est plus vide, il est peuplé de millions de regards qui exigent du sang. Mais je ne suis plus un personnage. Je suis une erreur de script.

Je ne dirige pas la pointe vers ma gorge, ni vers Clara. Je fixe la caméra thermique. Je souris. Un sourire déformé, fiévreux.

— Vous voulez une fin ?

Je pose la pointe d'acier sur l'écran et je commence à rayer, à biffer, à massacrer les pixels. Le métal grince contre le verre. C'est le seul son qui compte. L'image saute. Le flux vacille. Dans l'entrepôt, le froid se retire, remplacé par une chaleur électrique insoutenable. Je raye encore. Je détruis mon reflet, le texte, et l'immortalité promise.

La tablette s'éteint. Clara a disparu dans l'ombre. Je suis seul dans le noir. L'odeur du métal s'estompe, remplacée par celle de l'ozone.

Je ne sais pas si je suis innocent. Je sais juste que je ne suis plus écrit. Et dans ce vide, pour la première fois, je respire. Le récit est mort. Je ne suis plus Marc Lemaire. Je suis l'espace entre les mots.

Chapitre 8

Le pivot du mensonge

Le noir n'est pas une absence de lumière. C'est une matière épaisse, granuleuse, qui s'insinue dans les poumons à chaque inspiration. Dans cet entrepôt, le silence a la texture d'un velours usé. Je reste prostré, les doigts encore endoloris par le contact du verre brisé de la tablette. L'ozone pique mes narines. Quelque part, au-dessus, la ville continue de vrombir — bête de béton et de silicium qui ne dort jamais — mais ici, au cœur du labyrinthe, le temps s'est figé.

Je ne suis plus rien. Je l'ai voulu. J'ai passé des mois à effacer mes empreintes numériques, à dissoudre mes comptes, à brûler mes souvenirs comme on détruit des preuves compromettantes. Je pensais que le vide serait une libération. Je pensais qu'en n'étant plus personne, je serais enfin en sécurité.

Ma main tâtonne le sol. Le béton est rugueux, parsemé de poussière industrielle. Mes doigts rencontrent un angle droit. Du papier.

C'est le manuscrit. Clara l'a laissé là, comme on abandonne un cadavre sur le bord d'une route. Un pavé de cinq cents pages, relié sommairement, qui porte mon nom en lettres d'encre noire. Je le ramasse. Son poids est absurde. C'est l'ancre qui me tire vers le fond.

Je sors un briquet de ma poche. La flamme vacille, minuscule étincelle dans cet océan de ténèbres. La lumière jaune et sale fait danser des ombres monstrueuses sur les murs de métal annelé. Je tourne les pages. Le papier crisse comme une peau qu'on écorche.

Page 382.

Mes yeux brûlent sous une chape de fatigue. Je lis. Les mots sont des lames de rasoir. Clara n'a pas seulement écrit ma vie ; elle l'a réinventée. Elle a pris mes silences pour les remplir de cris. Elle a transformé mes absences en crimes.

Et puis, je le vois. Le pivot.

C'est un chapitre intitulé **Le Verger des Innocents**. Un titre poétique pour une abjection. Clara y décrit une scène précise. Une nuit de novembre, il y a trois ans. Elle décrit une cave, semblable à celle-ci, située dans la maison de mon père à la lisière de la forêt. Elle parle d'un coffre métallique caché sous une dalle descellée. À l'intérieur se trouveraient les preuves de ce qu'elle appelle « la collection ». Des trophées. Des objets ayant appartenu à des femmes disparues.

Mon cœur cogne contre mes côtes comme un animal en cage. C'est faux. Tout est faux. Mon père n'a jamais eu de cave de ce type. Je n'ai jamais remis les pieds dans cette maison après ses funérailles.

Mais elle cite une date. Le 14 novembre.

Ce soir-là, nous nous étions disputés. J'étais parti errer sous la pluie, seul, sans téléphone, sans témoin. Une faille dans mon emploi du temps. Un trou noir dans ma chronologie. Elle a bâti son mensonge exactement dans cet interstice.

Je tourne la page, les doigts tremblants. La flamme du briquet me brûle le pouce, mais la douleur ne m'atteint pas. Il y a une photo. Une reproduction en noir et blanc insérée dans le texte. C'est un reçu. Un bordereau de dépôt pour une unité de stockage louée à mon nom, le 15 novembre à six heures du matin. L'adresse est en banlieue nord.

Le souffle me manque. L'air devient rare, comme si les murs se rapprochaient de dix centimètres à chaque seconde. Je ne l'ai jamais vu de ma vie, et pourtant, je sais ce qu'il représente. C'est la preuve matérielle. L'élément qui transforme une fiction en dossier criminel.

Je fouille dans ma mémoire, je gratte la paroi de mon crâne jusqu'au sang. Le 15 novembre. Six heures du matin. J'étais dans un motel borgne, au bord de l'autoroute. J'avais payé en espèces pour ne laisser aucune trace. C'était déjà mon obsession : ne pas exister.

Le piège se referme avec un bruit de métal sec.

Pour démentir ce reçu, pour prouver que ce document est un faux fabriqué par Antoine et Clara, je devrais produire mon propre récit. Je devrais dire où j'étais. Montrer des preuves. Mais j'ai tout détruit.

Il y a deux semaines, dans un accès de paranoïa purificatrice, j'ai piraté les serveurs de ce motel pour effacer les enregistrements des caméras. J'ai supprimé les logs de connexion wifi. J'ai même brûlé les vêtements que je portais ce jour-là.

Je suis l'architecte de ma propre condamnation.

Le briquet s'éteint. L'obscurité revient, plus lourde. Je reste assis dans le noir, le manuscrit contre ma poitrine. Je l'entends presque respirer. Le livre est vivant. Il se nourrit de mon absence. Dehors, le vent siffle dans les jointures des tôles, un son aigu qui ressemble à un rire d'enfant.

Clara savait. Elle savait que chaque suppression, chaque « delete » effectué sur mon passé, était un clou de plus dans mon cercueil. Elle n'avait pas besoin de me tuer. Il lui suffisait de me laisser m'effacer. Un homme qui n'existe pas n'a pas de voix pour crier au mensonge. Devant un tribunal, devant le monde, que suis-je ? Une tache

thermique. Une anomalie.

Le silence de la métropole m'opprime. C'est un silence administratif. Celui des dossiers classés, des identités radiées, des citoyens qui deviennent des numéros barrés. La morgue sociale.

Je me lève, les genoux craquants. Je marche à tâtons, mais l'espace semble s'être distordu. Les rangées de caisses sont devenues des murs. Je tourne à gauche : une paroi. Je tourne à droite : un cul-de-sac. L'entrepôt rétrécit.

— Clara ?

Ma voix est un murmure enroué qui meurt à dix centimètres de mes lèvres, étouffée par la poussière. Il n'y a pas de sortie. Il n'y a que le récit.

Je me souviens de notre appartement, sous la lumière bleue des écrans. Clara écrivait pendant des nuits entières. Je croyais qu'elle exorcisait sa douleur, qu'elle transformait une blessure d'abandon en quelque chose de beau. Je la regardais faire avec une admiration lâche. Cela m'évitait de parler de nous.

« Le monstre réalise qu'il n'a jamais existé. » C'est ce qu'elle a dit. Mais elle s'est trompée. Le monstre existe. Il est fait de papier et de pixels. C'est l'homme de chair qui s'évapore.

Soudain, un bruit de moteur. Lointain. Des pas sur le gravier. Lourds, méthodiques. Ce ne sont pas ceux de Clara, ni ceux d'Antoine. Ce sont des pas de fonctionnaires. Des pas de gens qui ont des mandats, des uniformes et des certitudes. Ils viennent pour le corps. Pas pour le mien, mais pour celui que le livre a créé.

Je regarde le manuscrit. Si je le brûle, je détruis la seule preuve de sa manipulation. Si je le garde, je porte ma sentence.

Ils sont devant la porte. Des faisceaux blancs, cliniques, découpent la poussière sous le rideau de fer. Je pourrais sortir, lever les mains, expliquer. Dire : « Je suis Marc Lemaire. Le reçu est un faux. Ma femme est une menteuse. »

Mais les bases de données répondront par un vide sidéral. Ils chercheront des traces de mon passage au motel, dans ma banque, sur mon téléphone. Ils ne trouveront rien. Rien, sauf le livre. L'ouvrage qui justifie ma fuite par ma culpabilité. Ma disparition n'est plus une quête de liberté, c'est l'aveu final d'un prédateur acculé.

Le rideau de fer se lève dans un grincement agonisant. La lumière crue envahit l'espace, impitoyable. Je reste dans l'ombre d'une caisse, serrant l'objet de ma ruine. Clara n'a pas seulement contrôlé la vérité, elle a créé une réalité si dense que la matière s'est pliée à ses mots.

Le premier policier entre, silhouette découpée en contre-jour. Son faisceau balaie les caisses, s'approche de moi. Je regarde mon reflet dans une vitre brisée au sol. Je ne vois rien. Pas de visage. Juste une tache d'ombre dans un monde de lumière artificielle.

— Identifiez-vous !

Je tente d'ouvrir la bouche. Ma gorge est un désert de sel. Aucun son ne sort.

Je réalise alors l'ultime vérité. L'effacement total n'est pas une disparition. C'est une prison sans barreaux. On ne s'échappe pas du vide. On s'y noie.

Je laisse tomber le manuscrit. Il s'ouvre sur la photo du reçu. Le papier blanc brille sous la lampe du policier. C'est la seule chose réelle ici. La seule chose qui ait un nom, une date, une existence légale.

Je lève les mains. Elles sont légères. Elles n'ont plus de passé. Je suis le monstre du futur best-seller. L'homme qui a réussi son suicide social pour découvrir que la mort civile est bien plus douloureuse que la vraie.

L'étau se ferme. Le clic des menottes est le point final de l'histoire.

Le silence revient. Un silence de béton et de verre. Un silence numérique où chaque interaction laisse une trace, sauf la mienne. Je ne suis plus Marc Lemaire. Je suis la preuve qu'on me reproche. Je suis le mensonge qui devient vérité parce qu'il n'y a plus personne pour dire non.

La lumière bleue des écrans m'attend dehors. La foule attend son lynchage. Je marche vers eux, nu comme un nouveau-né sans nom, prêt à être habillé par les mots d'une femme qui ne m'a jamais aimé.

Le récit est mort. Vive le récit.

Chapitre 9

L'idole des écrans

Le studio 4 était un cube de vide pressurisé. Une cathédrale de béton et de câbles noirs où l'air recyclé n'avait plus aucun goût d'oxygène. Sous les voûtes métalliques, les projecteurs LED pendaient comme des organes arrachés, porteurs d'une menace latente. Clara Lemaire se tenait au centre du plateau, îlot de chair pâle au milieu d'un océan de verre sombre. Elle attendait que le mécanisme s'enclenche. Autour d'elle, les techniciens s'agitaient avec la précision muette des insectes, réglant des angles, ajustant des micros, lissant des nappes de fibres optiques. Aucun ne la regardait. On ne fixe pas une tragédie en face avant qu'elle ne soit mise en lumière.

Elle sentait le froid industriel du sol à travers ses semelles fines, une température maintenue artificiellement pour protéger les serveurs. Dans cette métropole saturée de signaux, le studio était le cœur battant de la machine, l'endroit exact où la rumeur devenait loi. Elle lissa sa robe de laine grise, une étoffe mate qui ne renvoyait aucun éclat. Elle voulait n'être qu'une ombre parlante sur les écrans de millions de foyers.

— Trente secondes, Mme Lemaire.

La voix du régisseur tomba du plafond, désincarnée. Clara ferma les yeux. Elle visualisa Marc. Pas l'homme qui l'avait épousée, mais celui qu'elle avait écrit. Celui qui fuyait dans les entrepôts, qui effaçait ses traces, celui dont l'absence était devenue une arme. Elle se remémora chaque trait de caractère injecté dans les veines de papier de son manuscrit. Le monstre était prêt. L'abandon de son mari n'était plus une blessure, c'était un matériau de construction.

Les lumières explosèrent. Le choc thermique fut instantané. Une déflagration de

photons bleus qui la cloua au fauteuil.

Thomas Arnauld apparut dans le halo. Un visage de cire sculpté par trente ans de mensonges cathodiques. Son sourire était une fente étroite, dénuée de chaleur. Il s'assit face à elle, séparé par une table en plexiglas si propre qu'elle en devenait invisible. Entre eux, le vide. Autour, les caméras robotisées commençaient leur ballet, glissant sur des rails avec une fluidité de prédateurs marins.

— Nous sommes en direct, murmura-t-il sans bouger les lèvres.

Le générique tonna dans les enceintes, tumulte de percussions synthétiques. Puis, le silence. Un poids de plomb sur les épaules de Clara. Sur le moniteur de contrôle, elle vit son propre reflet. Elle paraissait fragile, presque translucide. Une icône de douleur contenue. C'était parfait.

— Clara Lemaire, commença Arnauld d'une voix travaillée pour l'empathie. Votre mari, Marc, a disparu il y a six jours. Depuis, le pays découvre à travers les extraits de votre prochain livre le portrait d'un homme que personne ne soupçonnait. Un homme de l'ombre qui aurait méthodiquement détruit son existence pour vous échapper. Ou pour vous détruire.

Clara laissa le temps s'étirer. Chaque seconde de mutisme augmentait le prix de sa parole. Elle fixa l'objectif de la caméra 1, le point rouge qui sondait son âme.

— Marc n'a pas disparu, dit-elle enfin. Sa voix était un fil d'acier. Disparaître suppose une intention de ne plus être vu. Marc, lui, a choisi de s'effacer. C'est une nuance fondamentale. La disparition est un accident. L'effacement est un crime de l'esprit.

Elle marqua une pause, les doigts entrelacés sur ses genoux.

— Il a utilisé les outils de notre époque pour devenir un fantôme. Il a vidé nos

comptes, supprimé ses messages, brûlé ses papiers. Il a transformé notre vie en une page blanche. Ce que je ressens, ce n'est pas le deuil d'un homme. C'est le vertige devant un trou noir.

— Certains vous accusent de mettre en scène cette tragédie pour la promotion de votre livre, lança Arnauld avec une fausse dureté. Que leur répondez-vous ?

Clara inclina la tête, offrant son profil le plus anguleux à la lumière.

— Le livre était terminé bien avant son départ. Marc l'a lu. C'est cela qui l'a poussé à agir. Il a vu son reflet dans mes pages et n'a pas supporté la vérité du miroir. Mon livre n'est pas une fiction, Thomas. C'est l'autopsie d'un être vivant. En partant, il n'a pas fui mes mots. Il les a confirmés. Chaque kilomètre qu'il parcourt est une ponctuation supplémentaire à mon récit.

Sur le mur de contrôle, les courbes d'audience grimpaient en flèche. Le pays était fasciné par cette femme qui ne pleurait pas. Clara sentait la puissance de son histoire se refermer sur la ville. Dans les rames de métro, dans les salons feutrés, l'image de Marc Lemaire se solidifiait. Il devenait le méchant nécessaire, l'archétype du lâche numérique.

— La police enquête sur des faits plus sombres, reprit le présentateur. On parle de manipulations financières, d'accès illégaux à des bases de données d'État. Marc était un informaticien de génie. Avait-il préparé son coup depuis des années ?

— Le génie est une excuse qu'on donne aux prédateurs. Marc a simplement compris avant les autres que nous ne sommes que des lignes de code. Si vous effacez les lignes, l'individu cesse d'exister. Il m'a laissée seule avec les traces de son absence. Savez-vous ce que cela fait de vivre avec un homme qui, administrativement, n'est plus rien ? On finit par douter de sa propre réalité.

Elle se pencha en avant. L'air semblait se raréfier.

— Ce soir, je ne demande pas qu'on le retrouve. Je demande qu'on comprenne ce qu'il représente. Marc est l'avant-garde d'un monde où la trahison n'a plus de visage. On ne quitte plus quelqu'un. On le supprime de son historique.

L'interview dura une éternité. Une heure de dissection où Clara dépeignit son mari comme un virus dans le système social. À la fin de l'émission, le nom de Marc Lemaire n'appartenait plus à un homme de chair, mais à un concept de terreur domestique.

Lorsqu'ils rendirent l'antenne, les lumières s'éteignirent par blocs. Arnauld se leva, rangea ses fiches sans un mot et s'éclipsa. Clara resta seule, le cœur battant avec une régularité de métronome. Elle avait réussi. Elle avait transformé Marc en une fiction si puissante que la réalité ne pourrait plus jamais le réclamer.

Elle se dirigea vers les loges. Le couloir était long, tapissé d'une moquette grise qui étouffait ses pas. Elle passa devant un écran géant diffusant les réseaux sociaux. Le mot-dièse MarcLemaire était partout. Des milliers de messages de haine, des appels à la justice. Elle était devenue l'idole des écrans, la déesse de la tragédie moderne.

Elle entra dans sa loge et verrouilla la porte. Une pièce aveugle, éclairée par un miroir entouré d'ampoules nues. Elle s'assit devant sa coiffeuse. Son visage dans la glace lui parut étranger. Elle tendit la main pour toucher le verre. Son doigt laissa une trace de buée.

Un téléphone vibra sur la table. Ce n'était pas le sien. C'était un appareil ancien, anonyme, posé entre ses pinceaux et son sac. L'écran brillait dans l'obscurité. Un message s'affichait :

*« On ne supprime pas l'historique quand on est l'historique lui-même. Regarde

derrière le miroir, Clara. »*

Son sang se figea. Elle se leva lentement, les jambes lourdes. Elle s'approcha du grand miroir mural et posa ses mains sur le cadre. Le verre était froid, mais elle perçut une vibration. Un bourdonnement presque imperceptible. Ses ongles grattèrent le bord du cadre. Elle tira. Le miroir pivota sur des charnières invisibles, révélant une niche étroite creusée dans le béton.

À l'intérieur, il n'y avait qu'une boîte en métal noir et un dossier de police jauni, dont le sceau avait été brisé. Elle ouvrit le dossier. La première page montrait une photographie prise vingt ans plus tôt : une ruelle sombre, une voiture accidentée, et un visage qu'elle avait passé sa vie à essayer d'oublier. Une note manuscrite était agrafée au rapport :

« Marc savait depuis le début. Il n'est pas parti parce qu'il avait peur de ton livre. Il est parti parce qu'il a trouvé ce que tu cachais dans les fondations. »

Clara sentit le sol se dérober. Elle n'était plus la narratrice. Elle se retourna vivement, sentant une présence. La porte était fermée. Mais sur le moniteur de sécurité, elle vit quelque chose d'impossible. Les caméras du plateau 4 transmettaient une image.

Le plateau était vide, à une exception près.

Sur le fauteuil qu'elle occupait quelques minutes plus tôt, un homme était assis de dos. Il portait la veste préférée de Marc et tenait à la main le manuscrit original, celui qu'elle croyait en sécurité dans son coffre. L'homme tourna lentement la tête vers la caméra. Ce n'était pas Marc. C'était le visage d'un homme déclaré mort deux décennies auparavant. L'homme de la voiture accidentée.

Il leva un doigt devant sa bouche, lui intimant le silence, puis désigna l'écran. Un compte à rebours s'afficha en surimpression.

00:59

00:58

Les écrans de la loge se mirent à clignoter. Les messages de haine envers Marc disparurent, remplacés par une vidéo piratant le signal national. On y voyait Clara, dans l'ombre d'un sous-sol, manipulant des fichiers, fabriquant elle-même les preuves de sa victimisation. Le montage était chirurgical. On la voyait rire en tapant les passages les plus atroces de son livre.

Le compte à rebours atteignit les trente secondes.

Clara comprit l'ampleur du piège. Marc ne s'était pas effacé. Il l'avait laissée construire sa propre potence médiatique, attendant le sommet de sa gloire pour lui arracher son masque. Il n'était pas le monstre. Il était l'appât.

Elle se rua vers la porte. La poignée électronique resta bloquée. Le voyant passa au rouge.

— Ouvrez ! hurla-t-elle.

Sa voix se brisa contre les parois insonorisées. Sur l'écran, un dernier message s'afficha en lettres de feu :

« La vérité n'est pas ce que l'on écrit. C'est ce qu'on ne peut pas effacer. Adieu, Clara. »

Le décompte atteignit zéro.

Un déclic métallique résonna dans le plafond. La grille d'aération s'ouvrit doucement, libérant une fumée blanche à l'odeur de soufre. Au même instant, son téléphone

personnel se mit à sonner. Un numéro masqué. Elle décrocha, le souffle court.

— Marc ?

Une voix qu'elle n'avait pas entendue depuis vingt ans murmura à l'autre bout du fil :

— Non, Clara. Marc est déjà loin. C'est moi. Il est temps que nous parlions du vrai motif de l'accident.

La lumière de la loge s'éteignit. Dans l'obscurité, Clara entendit le bruit d'une serrure que l'on manipule. La porte commença à s'ouvrir.

Chapitre 10

Le reflet brisé

La neige s'écrasait contre le bitume comme une poussière de verre pilé. Marc Lemaire restait immobile devant la vitrine de l'enseigne d'électroménager, les mains enfoncées dans les poches d'un manteau trop large, acheté en liquide dans une friperie de la zone industrielle. Le froid n'était plus une sensation ; c'était un poids qui pesait sur ses poumons. Autour de lui, la métropole s'étirait en une géométrie de béton et d'acier, une architecture conçue pour broyer l'individu sous des angles droits et des surfaces réfléchissantes. L'odeur du métal froid et de l'ozone saturait l'air, signature olfactive d'une modernité où chaque souffle semblait passer par un filtre stérile.

Derrière la vitre épaisse, une pyramide de téléviseurs ultra-haute définition diffusait la même image, multipliée, fragmentée, obsédante. Le visage de Clara.

Elle était magnifique. La lumière des projecteurs de plateau caressait ses pommettes avec une précision chirurgicale, magnifiant cette douleur contrôlée qu'elle portait comme un bijou de prix. Elle parlait de lui. Elle décrivait l'homme qu'elle appelait « le monstre du quotidien ». À chaque battement de cils, à chaque tremblement savamment orchestré de sa lèvre inférieure, elle récrivait leur histoire. Dix ans de silences et de compromis devenaient un récit de terreur domestique, un thriller dont elle était l'héroïne tragique et lui, l'ombre innommable.

Marc observa son propre visage apparaître dans un insert graphique. Une photo d'identité judiciaire, ou peut-être un cliché volé lors d'un dîner, retravaillé pour accentuer ses cernes et donner à son regard cette fixité inquiétante que le public réclamait.

Il ne se reconnaissait pas.

Ce reflet numérique était une construction, une erreur injectée dans le flux. L'homme sur l'écran possédait une malveillance, une existence légale que le Marc de chair avait méthodiquement détruite au cours des sept derniers jours. Sur le trottoir, un petit groupe de passants s'était formé, emmitouflé dans des tissus sombres. Ils ne regardaient pas Marc. Ils regardaient la version de Marc que Clara leur offrait en pâture.

— Quel enfoiré, murmura un homme à côté de lui.

L'individu portait une mallette en cuir usé. Ses yeux brillaient d'une indignation facile. Marc ne répondit pas. Il ne respira presque plus. Le silence était son seul rempart. La fuite était son mode par défaut, sa seule réponse face à l'agression du réel.

À l'écran, l'émission atteignait son paroxysme. Clara tenait son livre, **L'absence fertile**, dont le titre brillait sous les spots. Elle expliquait aux millions de téléspectateurs que la disparition de son mari était la preuve ultime de sa culpabilité. On n'efface pas son existence sans avoir quelque chose à cacher.

Marc regarda ses propres mains. Elles tremblaient légèrement. Il avait passé une semaine à supprimer ses traces, brûlant ses papiers dans un bidon d'huile, noyant ses données personnelles dans un océan de faux profils. Il n'était plus cadre supérieur. Il était une faille. Un espace vide dans la base de données.

Pourtant, plus il s'effaçait physiquement, plus son image médiatique se dilatait. D'un côté, le néant administratif ; de l'autre, la saturation numérique. La collision était imminente.

Soudain, l'image sur les téléviseurs tressaillit.

Un parasite zébra le visage de Clara. Le son se mua en un bourdonnement basse fréquence qui fit vibrer la vitrine. Les passants se rapprochèrent. Marc sentit un refroidissement soudain de l'air, déjà glacial.

Le plateau disparut.

À sa place, une image fixe envahit les écrans. Une ruelle sombre. Une voiture encastrée dans un pilier de béton, la carrosserie tordue comme du papier froissé. C'était une image ancienne, granuleuse, issue d'une surveillance obsolète. Marc se figea. Il reconnut la plaque d'immatriculation. C'était le secret qu'il avait emporté, le poids qu'il avait cru pouvoir dissoudre dans son effacement.

Le silence dans la rue devint oppressant.

Sur les écrans, la vidéo commença à défiler. Ce n'était pas le montage de Clara. C'était la vérité brute. On voyait une silhouette sortir du véhicule accidenté. Ce n'était pas Marc. C'était Clara. Elle était jeune, ses mouvements saccadés par une panique froide. Elle ne regarda pas le corps resté sur le siège passager. Elle fixa la caméra une fraction de seconde avant de s'enfuir dans l'obscurité.

Un message s'afficha en surimpression, des lettres blanches, chirurgicales : *« Marc savait depuis le début. »*

Les passants restèrent muets. L'homme à la mallette laissa échapper un sifflement. Le lynchage changeait de direction. Marc voyait l'indignation se muer en une curiosité prédatrice.

Il recula dans l'ombre. Dans un coin de l'écran, le visage de Clara se décomposait en direct. Elle n'était plus la narratrice. Elle était le sujet. Le plan de disparition de Marc n'était pas seulement une fuite ; c'était un mécanisme d'horlogerie. En s'effaçant, il avait retiré la seule pièce qui maintenait l'édifice de mensonges en équilibre. Il l'avait

laissée monter au plus haut pour que la chute soit totale.

Un second plan s'afficha. Clara, dans un sous-sol, manipulant des fichiers pour créer des preuves, fabriquant les témoignages. Elle riait. Ce rire sans son était plus terrifiant qu'un cri.

— Regardez-moi cette garce, cracha une femme dans la foule.

Marc sentit un vide immense s'ouvrir sous ses pieds. Il avait réussi. Mais à quel prix ? Pour la briser, il était devenu un fantôme, un être sans passé ni futur. Il n'était plus qu'un témoin oculaire de sa propre vengeance.

Le vent se leva, engouffrant des lambeaux de brume entre les immeubles. Marc observa une dernière fois son reflet flou dans la vitrine. Il se détourna. Ses pas ne faisaient aucun bruit sur le béton gelé. Il s'enfonça dans le labyrinthe de verre, là où les bureaux vides le surveillaient avec une indifférence minérale.

Il passa devant une cabine téléphonique. Son téléphone prépayé vibra dans sa poche. Il ne répondit pas. Il savait que le passé venait de rouvrir la porte.

Marc s'arrêta devant une immense tour dont le sommet se perdait dans la chape de plomb du ciel. À l'intérieur du hall, des écrans géants diffusaient la même défaite. Clara fuyait le plateau sous les flashes des photographes qui, quelques minutes plus tôt, l'adoraient.

Elle était seule. Il l'était aussi. La différence résidait dans le choix.

Il continua son chemin, évitant les flaques sombres. Le désir d'effacement total était presque atteint. Il ne restait plus qu'une scorie : le souvenir. Peut-on exister quand on a détruit son existence légale ? La réponse était là, dans le froid, dans l'anonymat parfait de cette marche vers nulle part. Il était devenu une abstraction.

Dans son dos, au loin, une sirène de police déchira l'air. Cela n'avait plus d'importance. La vérité était un virus que personne ne pourrait supprimer.

Marc s'enfonça dans une bouche de métro. Là-bas, l'air sentait la poussière et l'oubli. C'était son domaine désormais. Le dernier écran qu'il croisa affichait le visage de Clara, les yeux fixés sur la caméra, remplis d'une terreur pure. Elle savait qu'il regardait.

Il ne sourit pas. Il n'en avait plus la force.

L'escalier mécanique l'emporta vers le bas. Le bruit de la rue s'estompa, remplacé par le sifflement des tunnels. Le Marc numérique hantait les ondes, dévorant la réputation de celle qu'il avait aimée, tandis que le Marc de chair s'enfonçait dans les ténèbres, enfin invisible.

Le reflet était brisé. Les morceaux étaient tranchants. Et il n'y avait personne pour les ramasser.

Il monta dans le wagon. Personne ne leva les yeux. Il n'était qu'une ombre parmi les ombres. Le train s'ébranla. La ville, au-dessus, continuait de brûler sous les lumières bleues, tandis que Marc regardait défiler les parois sombres, là où aucun reflet ne pourrait plus l'atteindre.

Chapitre 11

La dette de sang

Le wagon du métro grince, un cri strident de métal contre métal qui déchire l'obscurité du tunnel. Marc ferme les yeux, mais le noir n'est jamais total sous les paupières. Il reste toujours cette persistance rétinienne, ce bleu numérique qui brûle le fond de la cornée. Ce n'est pas le présent qu'il voit. C'est l'hiver d'il y a sept ans. Le premier hiver de la fin.

La mémoire est une pièce sans issue.

Le bâtiment du Ministère de l'Identité Numérique se dressait comme un monolithe de basalte au centre de la ville, ses vitres sombres aspirant la lumière du jour. À l'intérieur, l'air sec sentait la poussière ionisée et le café froid. Marc progressait dans le couloir du douzième étage, ses pas étouffés par la moquette grise. À cette heure, les bureaux n'étaient plus que des cimetières de dossiers où les écrans en veille pulsaient doucement. Un battement de cœur électronique. Régulier. Hypnotique.

Clara l'attendait devant l'Archive 404. Elle portait un manteau de laine trop fin pour la saison. Ses doigts étaient rouges, mais elle ne tremblait pas. Elle ne tremblait jamais. Elle serrait une tablette contre elle comme on tient une relique ou une arme.

— Tu es en retard, dit-elle.

Sa voix ne résonnait pas, dévorée par les cloisons acoustiques. Marc consulta sa montre : sept heures deux.

— La sécurité a renforcé les protocoles au sous-sol, répondit-il en évitant son regard.

Il fixait un point juste au-dessus de son épaule, là où le reflet d'un extincteur jetait une tache de rouge violent dans cet univers de gris. Ils étaient là pour effacer les registres. Une erreur administrative, officiellement. Un bug dans la matrice des dettes publiques. En réalité, c'était une opération de chirurgie sociale : ils allaient amputer une partie de la vérité pour sauver le reste.

— On entre.

Clara passa son badge. Le lecteur émit un bip sec et la porte coulissa dans un sifflement pneumatique. L'obscurité intérieure était dense, saturée d'une odeur d'ozone. C'était la salle des serveurs. Des rangées de tours noires, hautes de trois mètres, étaient reliées par des câbles pendant comme des lianes de plastique. Les ventilateurs ronronnaient, un bruit blanc qui dévorait les pensées.

Marc sentit une pression sur sa poitrine. La pièce était immense, mais l'espace entre les machines restait étroit. Une cage de fer et de données. Clara s'avança dans l'allée centrale, ses talons claquant sur le faux plancher métallique avec une précision chirurgicale.

— Branche-toi sur le terminal trois, ordonna-t-elle.

Elle ne demandait jamais. Marc s'exécuta, les mains moites. Dès qu'il inséra la clé de déchiffrement, une lumière bleue inonda son visage. Dans le reflet de l'écran noir, avant que les lignes de code ne défilent, il se trouva l'air d'un spectre. Un homme déjà effacé.

Le silence s'installa, épais, pesant plusieurs tonnes sur leurs épaules. Pendant vingt minutes, seuls les cliquetis des touches rompaient la monotonie des ventilateurs.

Puis, le clic.

Ce n'était pas un bruit de clavier. C'était le son d'un verrou magnétique qui s'enclenche. Marc leva les yeux : les voyants de la porte étaient passés au rouge. Un rouge sang. Un rouge final.

— Clara ?

Elle ne répondit pas, les yeux rivés sur le défilement frénétique des données.

— Clara, la porte est verrouillée.

— Je sais, lâcha-t-elle sans s'interrompre.

— Pourquoi ?

— Le protocole de sécurité s'est déclenché. Quelqu'un a signalé une intrusion.

L'air parut se raréfier instantanément. La ventilation venait de s'arrêter. Le ronronnement disparut, laissant place à un silence plus violent qu'une explosion. Marc entendait son sang cogner dans ses tempes. Un tambour affolé.

— On doit sortir, murmura-t-il.

Il se leva, les jambes de coton, pour atteindre la porte. Il tira sur la poignée. Rien. Il pressa le bouton d'urgence. Le panneau de commande resta mort.

— Ils isolent le secteur, dit Clara en s'arrêtant enfin. Ils vont purger le système. Et nous sommes dans le système.

— Quelle purge ?

— Ils vont injecter du gaz inhibiteur d'incendie pour protéger les processeurs. L'oxygène va disparaître en moins de cinq minutes.

Marc regarda le plafond. Des buses de métal brillaient dans l'ombre comme des yeux d'acier. La claustrophobie le saisit à la gorge. Il imaginait ses poumons se contracter, cherchant une molécule d'air dans un vide absolu. Les murs de béton semblaient se rapprocher.

— Il y a une trappe, dit Clara. Sous le serveur sept. Un accès technique pour le câblage qui mène aux gaines du onzième.

Elle se dirigea vers le fond de la salle et souleva une plaque de métal dans un grincement torturé. L'ouverture carrée était étroite. Un trou noir vers l'inconnu.

— Un seul peut passer à la fois. Le conduit est trop étroit pour faire demi-tour. Une fois engagé, on ne peut plus reculer.

Elle le fixa. Marc vit une lueur qu'il ne comprit pas immédiatement. Ce n'était pas de la peur, mais une évaluation. Elle calculait.

— Vas-y, siffle-t-il.

— Non, Marc. Toi.

Il hésita. C'était sa faille, cette seconde de flottement où le courage l'abandonnait. Un premier jet de gaz invisible s'échappa des buses avec un sifflement de serpent. L'odeur du néant était là. Marc s'engouffra dans le trou.

Il rampa, les épaules frottant contre le métal froid. C'était un cercueil horizontal. Dans l'obscurité totale, il avançait à tâtons, les doigts griffant l'acier. Il entendait le souffle de Clara juste derrière lui.

— Avance ! cria-t-elle, sa voix étouffée par l'étroitesse du conduit.

La panique montait. Marc avait l'impression que les parois se resserraient à chaque centimètre. Sa peau brûlait. Soudain, il heurta un obstacle. Une grille. Il poussa de toutes ses forces, mais elle résista.

— C'est bloqué ! hurla-t-il.

— Pousse, Marc ! Pousse !

Il frappa le métal de ses poings jusqu'à ce que ses articulations éclatent. Il donna un coup d'épaule désespéré. La grille céda brusquement et il bascula dans le vide.

Il tomba de deux mètres sur le carrelage d'un local de nettoyage. L'air y était frais, délicieux. Il se redressa, haletant, les larmes coulant sur ses joues, et se tourna vers l'ouverture.

— Clara ! Donne-moi ta main !

Il tendit le bras dans le conduit sombre, attendant de sentir ses doigts fins. Rien. Le silence revint, un silence de mort.

— Clara ?

Un choc métallique résonna, suivi d'une voix qui semblait venir d'un autre monde.

— La grille s'est refermée de mon côté, Marc. Le loquet est tombé. Je suis bloquée.

Marc se figea. Il savait que le gaz remplissait déjà la salle des serveurs et que le conduit agissait comme une cheminée. S'il tentait d'ouvrir, le gaz se déverserait ici

aussi. Il regarda ses mains sanglantes.

— Marc ? Ouvre-moi.

Sa voix était calme. Trop calme. La voix de quelqu'un qui observe un accident depuis un balcon. Marc ne répondit pas. S'il parlait, il devenait réel. S'il parlait, il acceptait la responsabilité. Il préféra l'effacement.

Il recula d'un pas, ses chaussures crissant sur le sol.

— Tu vas partir, n'est-ce pas ? dit-elle. Tu vas dire que c'était un accident. Tu vas dire que tu as essayé.

Marc sentit une vague de chaleur lui monter au visage. Ce n'était pas de la honte, mais de la rage. La rage de celui qui est démasqué.

— Je ne peux rien faire ! cria-t-il enfin. Si j'ouvre, on meurt tous les deux !

— menteur.

Le mot tomba comme un couperet.

— Tu as peur, Marc. Tu as toujours eu peur. Tu n'es qu'un espace blanc entre deux lignes de texte. Tu n'existes que parce que je te regarde. Et si je ferme les yeux, tu disparais.

Il se détourna et courut vers la porte du local. Il déboucha dans le couloir désert du onzième étage, sous les lumières de secours écarlates. Il ne se retourna pas. Il s'enfuit par les escaliers, son cœur cognant contre ses côtes comme un animal en cage.

Il l'avait abandonnée.

Mais la vérité, celle que Marc refuse de voir dans le reflet des vitres du métro, est plus tranchante encore. Dans le wagon, il rouvre les yeux. Le train ralentit. Un souvenir parasite remonte, une image méthodiquement enterrée. Ce soir-là, dans le conduit, Marc n'avait pas simplement reculé.

Il se revoit. Ses doigts ne tendaient pas la main. Il se revoit dans le reflet de la plaque juste avant de tomber. Il ne poussait pas la grille parce qu'elle était bloquée. Il la maintenait fermée.

Il se souvient du poids de son corps contre le fer. Il se souvient des coups sourds de Clara de l'autre côté. Un code qu'il refusait de déchiffrer. Il avait maintenu la grille jusqu'à ce que les coups s'arrêtent. Jusqu'à ce que le sifflement du gaz devienne le seul son audible. Il n'avait pas fui par lâcheté. Il avait fui pour la tuer.

Et pourtant, elle était là, sept ans plus tard, sur tous les écrans de la ville. Elle n'était pas morte. Elle avait survécu à son silence et était devenue la narratrice de leur tragédie, transformant sa tentative de meurtre en un best-seller mondial où il occupait le rôle du monstre.

Le métro s'arrête. Les portes s'ouvrent avec un soupir. Marc descend sur le quai, l'air froid et la lumière crue des néons l'agressant. Il marche vers la sortie, chaque pas étant un effort. La ville est un labyrinthe de verre prêt à le broyer.

Une femme passe près de lui, serrant un exemplaire du livre de Clara. La couverture est d'un blanc immaculé avec un seul mot noir : "L'ABSENCE".

Marc s'arrête devant un miroir de surveillance. Il cherche une ride, un signe de culpabilité. Son visage est lisse. Indifférent. C'est le visage d'un homme qui n'est plus là. Il se demande si la rage de Clara n'est pas, elle aussi, une construction. Si ce lynchage médiatique n'est pas la suite logique du conduit.

Elle l'avait laissé partir sans crier, sans supplier. Il se souvient maintenant de sa dernière phrase, juste avant qu'il ne lâche la grille.

— Merci, Marc.

Pourquoi avait-elle dit merci ?

La réalisation le frappe comme une décharge. La claustrophobie revient, plus violente. Le quai semble se rétrécir. Elle voulait qu'il le fasse. Elle avait besoin de sa trahison pour devenir cette icône. Sa lâcheté était son moteur. Il n'a pas détruit Clara cette nuit-là ; il l'a créée.

Marc remonte vers la surface. La neige commence à tomber, des flocons gris mêlés à la poussière. Il s'enfonce dans la foule, cherchant l'anonymat. Inutile. On n'existe que dans le regard de celui que l'on a trahi, et Clara ne le lâchera jamais. Elle le poursuivra à travers chaque pixel de cette ville numérisée. Il est sa créature.

Sur la façade d'un immeuble, un écran géant diffuse une interview de Clara. Elle sourit, un sourire de prédateur.

— La vérité, dit-elle, est une dette que l'on finit toujours par payer. Avec les intérêts.

Marc baisse les yeux. Dans la vitrine d'un magasin, son reflet est flou, presque transparent. L'horloge à l'intérieur marque les secondes avec une précision terrifiante. Le compte à rebours n'a pas commencé aujourd'hui. Il a commencé il y a sept ans, derrière une grille de métal.

Il n'y a pas d'issue. Il n'y a que le resserrement de l'étau.

Marc reprend sa marche, ses pas silencieux sur le béton gelé. Il est une ombre parmi

les ombres, mais pour la première fois, il a peur de l'obscurité. Car dans le noir, il n'y a plus de reflets pour lui dire s'il est encore vivant. Il s'enfonce dans la nuit bleue, poursuivi par le tic-tac d'une dette qui ne sera jamais effacée. La ville est un piège, la mémoire une cellule, et Clara tient les clés.

Il tourne au coin d'une rue sombre. Le silence l'enveloppe, un silence de neige et d'ozone qui ne le quittera plus.

FIN

Merci d'avoir lu "L'OMBRE DE SON DOUTE"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)